

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

OCTOBRE 1763.



NEUCHÂTEL,

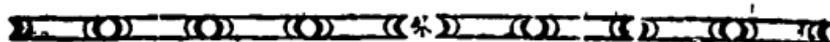
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

MDCCLXIII.

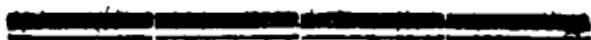




JOURNAL HELVETIQUE.



OCTOBRE 1763.



HIMNE

Sur la Providence () tirée du Cantique Allemand de M. WIELAND sur le même sujet.*

POURQUOI tant de soupirs frivoles,
 Mou ame, être immortel ! L'univers doit périr.
 Quite ces espérances folles ;
 Et ne suis plus, aveugle ! un stérile désir.
 Rien dans ce monde périssable
 Ne peut nous procurer aucun plaisir parfait :
 L'éternité, seule immuable ;
 Rend un Cœur vertueux plainement satisfait.

Z a

(*) Je dis, que cette Himne est tirée du Cantique

Non, le bonheur pur & solide

Ne vient point des objets qui charment plus nos
yeux :

Le courant d'un Ruisseau limpide

Murmura-t-il jamais dans le désert affreux ?

En vain la prompte jouissance

Des charmes les plus doux couronneroit tes vœux ;

Un vœu rempli done naissance

A des desirs nouveaux & plus impétueux.

En vain ces sphères lumineuses

Ne feroient que pour toi briller leurs feux dorés ;

En vain leurs beautés merveilleuses

Ne feroient plus mystère à tes yeux éclairés ;

Ainsi qu'un appétit extrême

Ne sauroit s'affouvir des plus belles couleurs,

Et que l'ombre de ce qu'on aime

Nourrit la passion, sans calmer ses ardeurs.

Cantique de M. WIELAND, parce que je n'ai pas suivi assez fidèlement le texte, pour l'appeler une traduction, & que je ne m'en suis pas assez écarté, pour la qualifier de Paraphrase, d'abrégé, ou d'imitation. J'ai ajouté quelques pensées au Texte; j'en ai négligé quelques unes, pour y en substituer des miennes, lorsque la gêne de la versification m'y a obligé, ou que les idées allemandes m'ont paru trop recherchées pour notre Poésie; mais en général, j'ai copié mon Original aussi fidèlement qu'il m'a été possible.

Rien ne contente une ame pure ,
 Pleine de l'Eternel , soupirant après lui.
 Le beau Concert de la Nature
 Aux célestes Esprits inspireroit l'ennui ;
 L'Astre brillant qui nous éclaire ,
 Un nouvel Univers , au néant arraché ,
 A leurs regards ne sauroient plaire ,
 S'ils n'apercevoient Dieu , sous ces voiles cachés .

Oui , c'est toi seul , Etre suprême ,
 Qui fais doner à tout la vie & la beauté.
 Malgré lui , l'homme aveugle t'aime
 Dans ces Etres créés , dont il est enchanté.
 Il ne conoit pas que leur gloire
 N'est qu'un foible rayon de tes divins attraits .
 L'ingrat t'exclut de sa mémoire ,
 Il admire ta robe , & ne voit pas tes traits .

Loin de te voir dans ce nuage ,
 Où ta grandeur s'est peinte , & dont il est frappé ;
 Il ne s'arrête qu'à l'image ;
 Il voit l'œuvre , & l'Auteur à l'œil est échappé.
 Alors trompé dans son atente ,
 Il critique celui dont l'ordre & la bonté
 Sont dans ce Soleil qui l'enchanté ,
 Ainsi que dans l'Atome errant dans sa clarté.

En vain ta Sageſſe infinie
 Garde, comblé d'amour tous les Etres vivans ;
 Il blame la juſte harmonie
 Que forme l'Univerſ dans tous ſes mouvemens.
 Chagrin , contre le Ciel rebelle ,
 Le fou qu'il eſt , envie aux Anges leur ſplendeur ;
 Et dans cette terre ſi belle
 Il ne voit qu'un ſéjour de peine & de douleur.

Veux-tu donc , ame pitoyable ,
 Que le bras tout puiffant te crée un Paradis ,
 Un Univerſ plus admirable ,
 Lieu de volupté pure , à tes deſirs ſoumis ?
 Que tu conois peu ta nobleſſe ,
 Toi même , ton deſtin ! Combien peux-tu jouir
 De cette terre enchantereffe ?
 Tes vœux ſont éternels ; Dieu ſeul peut les remplir.

Dieu créateur ! fais-moi conoitre
 Ce ſuprême bonheur , où je puis aspirer.
 De mon ame fais diſparoître
 Les ſoucis inquiets , qui vont la dévorer.
 Hé quoi ! N'és-tu pas auprès d'elle ,
 Plus près que mon Eſprit ? Je te vois en tous lieux,
 Lorſque le Soleil étincelle ,
 Peut-il par ſon éclat te ravir à mes yeux ?

Tandis que tu nous environes,
 A travers la Nature, on ne voit pas tes traits,
 Toi qui souffles, & qui lui dones
 L'ordre, le mouvement, sa force & ses attraits ?
 Toi qui décores nos Campagnes
 D'une robe émaillée, aux beaux jours du Printems
 Qui fis élever aux montagnes
 Ces sommets orgueilleux que respecte le tems !

Ta pluie apporte l'abondance ;
 La Nature par toi se ranime & produit ;
 C'est toi qui fis à l'innocence
 Ce visage enchanteur, qui plaît & qui séduit ;
 De la nuit tu formas les voiles ;
 Tu diriges les Cieux, que tes mains ont ornés ;
 C'est toi qu'annoncent les Etoiles,
 Et que les Séraphins adorent prosternés.

Quel est celui, dont la puissance
 Fit germer le néant, produisit l'univers ?
 De qui la voix dona naissance
 Aux Esprits immortels ?... Ce sont tes jeux divers.
 Tu veux, Eternel ! & nous sommes.
 Tu vois tout ; cette terre où la Nature rit,
 Cet air où nagent les Atomes,
 Ce réduit, où ma voix humblement t'aplaudit.

Tout te contient , rien ne t'enferme :
 Tu vis auprès de moi. Tout dit qu'il est un Dieu ,
 Qui fit tout , & n'a point de terme.
 Pourois-je t'approcher de plus près ? En quel lieu ?
 : Verrois-je mieux ton existence
 Quand je m'élancerois sur les feux du matin ;
 Et que pour sentir ta présence ,
 Je pourrois emprunter l'aile du Chérubin ?

L'univers chante tes merveilles ,
 De mille & mille voix l'acord harmonieux
 Tantôt vient flater mes oreilles ,
 Et tantôt me ravit d'un ton majestueux.
 Je te vois , je te sens sans cesse.
 Que cette immensité , ton éternel séjour ,
 Que les témoins de mon ivresse ,
 Soient le Temple où mon Cœur t'adore nuit &
 jour !

Dans chaque point mon Dieu réside :
 Mon ame l'y conoit , l'adore , & devant lui
 S'anéantit , humble & timide.
 Dans cet Astre de feu qui sur la terre luit ,
 L'Arcange voilé de son aile
 L'adore , & come moi , tremble & s'évanouit.
 Sa grandeur près de toi qu'est-elle ?
 Dieu , seul grand ! A tes yeux l'astre du jour pâlit.

Humilité, bonheur immense !
 Quand l'ame dépouillant son *moi* superbe & vain,
 En toi, par toi, sent, agit, pense,
 O come l'amour propre, anéanti soudain
 Ne l'amuse plus de fantomes !
 De la chaîne infinie un très petit chaînon,
 Voilà ce que sont tous les homes :
 Et combien près encore du ver & du ciron !

Hé ! qu'est-ce aussi que tout ce monde ?
 Un seul de tes projets, Dieu bon & tout puissant !
 Et de ta sagesse profonde
 Une seule pensée exposée à nos sens.
 Mais, si petit, je puis encore
 Sentir tes attributs ; ils peuvent me charmer ;
 Je les contemple & les adore ;
 Et je lis dans mon Cœur qu'il est fait pour t'aimer.

Que ma nature est réhaussée
 Par ces nobles vertus ! Hé ! ne permets jamais,
 Qu'un seul desir, une pensée
 Me fasse loin de toi chercher d'autres objets !
 Que deviens-je dans ma misère,
 Quand mon Cœur infidèle a négligé ta loi ?
 O que le Ver dans sa poussière,
 Dès-lors que je t'oublie, est au dessus de moi !

C'est encore trop peu.... je frissonne ;
 Ce souvenir affreux me fait frémir d'horreur !
 Prête moi ta main , & pardonne
 A ce foible mortel , qui tombe par erreur !
 Pécher ! Cette idée éfrayante
 Fait gronder près de moi les foudres des Enfers.
 Que ta grace toute puissante
 Ferme devant mes yeux ces abimes ouverts !

Quoi ! t'ofenser sur cette terre ,
 Où tout veut t'obéir , où tout garde ta loi ?
 Les Ministres de ton tonnerre
 Me voir pécher , Dieu bon ! & pécher devant toi ?
 Hélas ! ce reproche m'acable :
 Qui peut le soutenir ? Est ce avoir existé ,
 Que d'être contre toi coupable ?
 On est moins malheureux de n'avoir pas été.

Eperdu , je jette ma vuë
 Dans ce cahos affreux d'une éternelle nuit ;
 Je tremble , & mon ame est émuë
 De se voir loin de Dieu , qui punit & la fuit...
 Home Dieu , puissante victime !
 Viens rassurer mon ame , à ces tristes objets ;
 Viens la retirer de l'abime ,
 Où foible elle s'enfonce : Ecoute ses regrets !

Tu me jettes un œil propice ;
 Une nouvelle force a coulé dans mon cœur.
 O toi , qui par ton sacrifice
 Sauvas le Genre-humain , ô Amour Rédempteur !
 Je veux célébrer tes mistères.
 Tu nous dones la vie & calmes nos douleurs ;
 Aux Séraphins tu rends leurs frères ,
 Sur la perte desquels avoient coulé leurs pleurs.

Tu veux qu'au Maître du tonnerre
 S'élance mon Esprit ; tu nous rends ses Enfans ;
 La Foi renouvelle la terre ;
 Elle nous fait franchir les limites du tems.
 DORN renaît. Quelle harmonie
 Entre nôtre Planette & les célestes corps !
 L'ordre nouveau l'a réunie
 Au Cantique formé par leurs divers acords.

Descens , environne mon ame ,
 Sublime Intelligence , Ange de l'Eternel !
 Mets-la sous tes ailes de flamme ;
 Apelle-la ta Sœur ; & d'un air fraternel
 Souris-lui. Vois ces ames pures ,
 Eparfes dans l'oubli , mais chères à leur Dieu ;
 Pése leurs combats , leurs tortures ;
 Choisis les fleurs qui vont les couronner dans peu.

Car bientôt ces corps destructibles
 Seront , dans leur saison , moissonés par la mort :
 Bientôt ces ames invincibles
 Vers le Ciel , lieu natal , vont reprendre l'effort.
 Je vois du séjour de la gloire
 Voler les Séraphins , qui leur tendent les bras :
 Ils vont couronner leur victoire
 Sur la pénible épreuve essuïée ici bas.

Leur charité , libre , épurée ,
 N'y fera plus bornée à de foibles desirs.
 Oui , ce n'est que dans l'Empirée ,
 Céleste charité , que sont tes vrais plaisirs.
 Rien ne peut arrêter la course
 Des rapides Esprits , l'un pour l'autre formés ;
 Tous puisent dans la même source
 Le bonheur & l'amour , dont ils sont animés.

Sublime objet , douce espérance ,
 Combien de ce séjour je te vois loin de moi !
 Mon ame dans l'impatience ,
 Franchissant sa prison , vole au devant de toi.
 O jusques à quand... mais silence ,
 Desir trop inquiet ! tu viens troubler mon Cœur.
 Ma volonté... non , je ne pense ,
 Je ne sens , je ne veux que par mon Créateur.

Oui , Dieu ! je suis come les sphères ,
 Docile au moindre signe & fidèle à ta loi.
 Maudits les desirs téméraires ,
 Qui dans leurs vains objets sont rebèles à toi !
 Si c'est à toi seul que je pense ,
 Que manque-t-il encore à ma félicité ?
 Le Ciel a-t-il d'autre existence ,
 Que dans les lieux remplis de ton immensité ?

Cette pensée inexprimable ,
 Que tu m'aimes, Dieu bon ! est le Ciel de mon cœur.
 Est-il rien de si délectable ?
 Le Paradis lui même est-il aussi flatteur ?
 Non , les plus brillantes fortunes
 Sont , après ton amour , peu dignes de mes vœux :
 Il fait aux orages nocturnes
 Succéder dans mon ame un calme précieux.

Séraphin ! ta beauté brillante ,
 Tes plaisirs , ton séjour de délice & de paix ;
 Me flatent moins ; rien ne me tente :
 Non moins heureux que toi , Dieu m'aime , c'est
 assez.
 C'est là le Soleil qui m'éclaire ;
 Et je marche hardiment , à ses foibles lueurs ,
 Dans cette terre passagère ,
 Dont bientôt l'Aquilon va moissonner les fleurs.

Quoiqu'obscur & plein d'alarmes ,
 Ma demeure me plaît ; Dieu réside en ces lieux ;
 Il fait lui doner mille charmes ;
 Sa présence partout l'embélit à mes yeux ,
 Grondez , tonnerres , vens , orages !
 De vos bruyans éclats je m'alarmerai peu :
 Je crois entendre à vos ravages
 Des sons harmonieux ; c'est la voix de mon Dieu.

Qu'à l'ombre de ta Providence ,
 Mon cœur jouit , grand Dieu , d'un fort tranquille
 & doux !

Qu'il est flatéur que ta puissance
 Eclaire tous nos pas & préside sur nous !
 Les ténèbres les plus profondes
 S'écartent à ta voix de mon cœur éclairé ;
 Et quand tu régis mille mondes ,
 A prendre soin de moi je te croirois livré.

L'innocence & la gaité pure
 Empreintes sur mon front , au séjour immortel ,
 Puisse une tranquillité saine
 Me faire reposer dans ton sein paternel !
 Sur toi je fixerois ma vue ,
 Pour m'exciter au bien , ou pour me réprimer ;
 Et là , mon étude assidue
 Seroit de t'adorer , te servir & t'aimer.

Mon ame est sans expérience ,
Et n'ose un seul instant s'abandoner à soi.
Garde-la contre ma prudence ,
Et que ma volonté s'éloigne en vain de toi ..
Mais que soupirez-tu sans cesse ?
O mon ame ! pourquoi si longtems supplier ?
Sa bonté prévient ta foiblesse.
Confie-toi ; rends grace ; & cesse de prier.

Il a parlé ; ma confiance
Attend tout. Ce qu'il dit , plus ferme que les Cieux ,
Est plus certain que l'existence
De tant d'Etres créés , qui sont devant nos yeux.
Sa promesse , à qui je me fie ,
Porte mille douceurs dans mon cœur enchanté :
Elle est la vérité , la vie...
Oui , je le sens , qu'elle est & vie & vérité.

Créateur ! ta sagesse immense
Préside sur mon cœur & lit dans ses replis ;
Elle m'éclaire quand je pense ;
Et de mes passions elle arrête les cris.
Elle me dirige & m'inspire ,
Ainsi qu'elle régit ce superbe Univers ;
Près de toi son souffle m'atire ,
Come il atire à lui mille mondes divers.

Plus près de toi , bien inéfabable ! ...
 Toujours plus près de Dieu !... Du suprême bonheur,
 Par l'Ange même inexprimable ,
 Et dont l'Incréé seul mesure la grandeur !
 Hà , quels sentimens il m'inspire !
 Mon Esprit cède encore à leur vivacité.
 Je tressaillis , lorsque j'admire
 Tes bontés , mon bonheur , & ton éternité.

Ta miséricorde infinie
 Occupe nuit & jour mon Esprit étoné :
 D'extase mon ame est ravie !
 Je me sens , malgré moi , sur la terre enchainé.
 Mais si de ce triste esclavage
 Je subis trop longtems l'inévitable loi ;
 Une chose encore me soulage ,
 C'est que je te saurai sans cesse auprès de moi.

Ta Providence merveilleuse
 Ne sortira jamais de mon Esprit ravi :
 De ton amour l'odeur flatteuse
 S'exhalera toujours dans mon cœur atendri :
 Convaincu que sur nous tu veilles ,
 O mon Dieu ! devant toi je vivrai désormais :
 Et de célébrer tes merveilles
 Les accens de ma voix ne cesseront jamais.



LE VRAI TALISMAN

CHAPITRE X.

MORNAY avoit bien de la peine à goûter les dernières raisons de son Mentor : Il avoit aprouvé jusques là la patience & les précautions prudentes, dont devoit s'armer le Sage, qui auroit le malheur d'être uni à une femme maligne ; il se prêtoit déjà au devoir indispensable de se marier, dès qu'il auroit pu découvrir une femme, dont le caractère paisible & indulgent se seroit manifesté dans une longue fréquentation ; il se résolvoit à en faire la recherche, avec toute la circonspection que le Vieillard lui avoit indiquée ; mais il ne put regarder avec cet air d'indifférence philosophique, l'injure d'une infidélité. Son esprit accoutumé à l'ancien & général préjugé, qui fait presque entièrement réjaillir sur le Mari, la honte dont la femme devoit être couverte, quand elle manque à son devoir, répugnoit à une maxime si difficile à adopter ; & il avoua naïvement

au Vieillard, qu'il ne fauroit jamais en souffrir l'afront fans dépit & fans quelque envie d'en tirer vengeance.

En consentant au mariage, il souhaita d'abord que l'aimable NICETE fut du nombre de celles, qui aiment sincèrement la vertu. Quoique toujours dans le dessein de résister à l'amour qu'elle lui inspiroit, il desira n'avoir jamais d'autre femme qu'elle. Il conoissoit les maux auxquels l'amour expose ordinairement ceux qui se soumettent à ses loix; les Maitresses qu'il avoit eues autrefois, l'avoient trompé, après s'être déguisées sous les plus belles aparences; il auroit voulu se défier encore de celle-ci; mais son imagination la lui représentoit d'abord douce, modeste, charitable, & sa beauté prêtoit de nouvelles armes à ces vertus. Une fille si belle, si vertueuse, disoit-il, seroit-elle capable de trahison?

Non, lui dit le Vieillard; elle abhorre tous les vices, & elle les haira toujours: Elle a autant d'horreur pour l'infidélité, que les autres ont de penchant à la médisance. Heureux le mari à qui elle sera destinée! Son cœur innocent n'a jamais ressenti aucun trait de l'amour, & elle aimera de bone foi, si quelqu'un peut la rendre sensible.

De pareilles assurances de la part du Vieillard firent une vive impression sur le cœur de MORNAY: Il avoit moins résisté à l'amour, qu'il n'avoit craint d'y succomber: La seule idée que la belle NICETE pourroit être come les femmes, qu'il avoit conues jusqu'alors, lui avoit inspiré un doute, qui balançoit l'effet de ses charmes, & les soupçons qui agitoient son imagination, l'empêchoient de sentir les progrès qu'elle faisoit sur son cœur. Il sembloit n'avoir attendu qu'un prétexte de la trouver digne d'être aimée; le témoignage du Vieillard le lui fournit.

Son esprit convaincu d'avoir rencontré le vrai mérite, se prêta d'autant plus facilement, que le cœur avoit déjà cédé à la première attaque. Il en tressaillit; il se complaisoit à considérer la charmante NICETE come la seule femme aimable & d'une solide vertu; il l'aimoit déjà d'autant plus, qu'il auroit voulu lui paroître aimable.

Quel sujet de joie & d'appréhension en même tems! En sentant la profondeur de la blessure, que l'amour faisoit à son cœur, il trouvoit l'objet de sa flamme naissante digne de ses sentimens; mais quel malheur pour lui, si ces mêmes sentimens se con-

vertiffoient en poison mortel ! Etoit-il assuré, que l'aimable NICETE l'aimerait à son tour ; ou bien nourrirait-il envain une passion sans succès ? Hélas ! disoit-il , si j'ai le malheur de la trouver insensible pour moi , quel cruel martire ne me prépare-je pas , en cédant aux attraits puissans d'une fille si parfaite ? Peut-être vais-je me charger d'une chaîne aussi pénible que honteuse : Aimer sans être aimé , est le dernier des supplices ; & ramper humblement aux pieds d'une femme , c'est avilir le caractère d'homme. Le Sage peut-il , sans rougir , se soumettre à toutes ces folles démarches , à ces inquiétudes , à ces instances , à ces humbles prières , à ces égards serviles , à tant de foiblesses enfin , qui font l'étude d'un amant ordinaire ? Doit-il adorer indignement une ridicule idole , que son imagination divinise ; & l'encens qu'il lui prodigue , n'est-il pas l'hommage de la folie ? Oui , ajouta-t-il enfin , l'amour est une foiblesse , & ce n'est pas être sage , que d'en avoir de propos délibéré. Renonçons de nouveau à l'amour ; fuyons les objets qui pourroient nous en inspirer , & faisons sur nous d'assez puissans efforts pour le vaincre. Mais , hélas ! pourrai-je lui résister , & ne peut-on aimer sans foiblesse ?

Oui, lui dit le Vieillard, l'amour peut être une vertu; l'on peut, sans s'avilir, céder à ses douces flames; c'est le sentiment le plus naturel au cœur humain; la solide vertu n'abhorre point une honête tendresse, & la vraie sagesse est puisée dans la nature même. Il n'y a de vice, que l'excès; ce qui deshonne, c'est le honteux esclavage que l'homme s'est imposé, en cédant aux femmes un empire absolu sur les puissances de son ame; en les plaçant au dessus de l'égalité, tandis qu'il devoit les maintenir dans une espèce de subordination; en s'humiliant à leurs pieds, pour en recevoir des loix, & en s'obstinant à des poursuites infructueuses.* On ne s'atache plus à elles, come devant partager le sentiment de la tendresse; mais on en est passionné, jusqu'à les servir, tandis que c'est là l'unique circonstance où l'entière égalité des deux sexes peut avoir lieu. On n'aime plus les femmes, on les adore; ce que l'on apelle maintenant amour, n'est plus un sentiment naturel; c'est une frénésie, une altération de l'Esprit, causée par la corruption du cœur; ce n'est plus de la tendresse; c'est une fole passion: Voilà le point où s'anéantit la sagesse.

Aimez donc, mais d'une amitié pure, raisonnable & sans bassesse : Regardez les femmes come des objets d'affection, & non d'un hommage fervile : Attachez-vous à celle que vôtre cœur choisira, & que vôtre raison approuvera. En aimant ainsi avec modération & dignité, vous ferez d'autant plus sage, que vous suivrez la loi de la nature, qui mit dans vôtre cœur le principe de ces sentimens.

Vôtre amour doit être soumis à la conduite de la raison, & si la première impression est involontaire, à la vuë d'un objet qui mérite d'être aimé, il ne faut pas vous obstiner à en accroître la violence, sans être prévenu de quelque espoir de retour. L'amour ayant toujours quelque relation avec l'affection des sens, le même objet, qui paroît aimable aux uns, n'affecte pas les autres, & l'on ne plaît pas toujours, jusqu'à inspirer de la tendresse, à ceux qu'une première affection nous fait trouver préférables. L'homme, maître de lui même, ne s'irritera pas de la résistance : Être au désespoir de ne pas paroître aimable, c'est un sentiment d'amour propre, qui ne s'allie pas avec la solide vertu ; c'est chercher le plaisir d'être aimé, & non celui d'aimer ; & à moins qu'on n'en veuille uniquement à la satisfaction

des sens, on ne se tourmentera pas soi-même, par de vaines poursuites & des regrets amers, parcequ'une maitresse ne répondra pas toujours à l'amour qu'on lui témoigne. L'homme sage, qui n'a que des intentions moderées & le bien pour objet, l'en admirera d'autant plus, qu'elle lui paroitra plus docile à la seule nature, plus sincère & plus susceptible du vrai sentiment. Une femme, qui avoue son indifférence, paroît exemte du caprice de la passion, qui s'atache à l'atrait du plaisir charnel ou aux mouvemens de l'amour propre, qui fait souvent céder les femmes, pour se glorifier de la qualité ou du nombre de leurs adorateurs. Cette vanité affecte souvent en elles des sentimens qu'elles n'ont pas, pour engager un Amant sous leur empire.

Cependant, come l'affection que l'on ressent pour quelqu'un, peut avoir différentes causes, & qu'un homme qui n'a pu plaire dans les comencemens, par certaines bones qualités, parviendra peut-être à son but, par quelqu'autre, qu'il développera dans la suite de la fréquentation, il ne faut pas se rebuter d'abord qu'on a déclaré son amour à une femme & qu'elle n'a pas répondu tout de suite à cette déclara-

tion. Le moment n'est pas encore venu pour elle; l'objet qui doit la toucher, ne l'a pas encore affectée, & il faut employer tous les moyens honêtes, qui peuvent intéresser celle qu'on aime; pourvu qu'il n'y ait aucune foiblesse, ni aucune soumission de servitude.

Si après quelque tems de persévérance, on ne parvient pas à intéresser, par reconnaissance ou par affection, il faut alors, par raison, renoncer à sa poursuite; ce qui sera d'autant plus facile, que l'amour d'un homme sage à toujours été dans un juste degré de modération & soumis à sa volonté dans ses progrès; parce que l'homme sage doit toujours être maître de lui, dans les excès qui vont au delà des bornes naturelles. Il faut alors choisir celle d'entre les autres femmes, pour qui on a le plus d'inclination, ou le moins de répugnance; & ne pas imiter la folie de ceux, qui pour n'avoir pu obtenir celle qu'ils aimoient, ou après l'avoir perdue, renoncent tout à fait à tout autre engagement. Insensés, qui n'ayant que leur passion & le plaisir pour guides, manquent au devoir général & sont coupables!

MORNAY auroit été charmé de pouvoir allier l'amour à l'austérité de la sagesse, s'il s'étoit cru capable de cette modération phi-

lofophique : Il ne fentoit déjà que trop la force de fa nouvelle paffion , & en fe rendant , come malgré foi , aux raifons du Vieillard , il auroit voulu apprendre de lui , s'il parviendroit à atendrir fa maitrefle , ou fi elle l'obligeroit à cette dure violence , plus pénible que la mort & le plus grand éfort de la vertu. Mais le Vieillard n'avoit pas le don de lire dans l'avenir la fuite des événemens ; fa fageffe lui faisoit feulement préfager le futur dans le préfent. Les difpofitions actuelles du cœur de NICETE , qu'il favoit aprofondir , lui faisoient conjecturer qu'elle pourroit être fenfible , & come il favoit qu'elle préféroit la prudence d'un efprit folide , à la frivolité de tous ceux qui n'avoient pû la toucher jufqu'alors , il fit efpérer à MORNAY qu'il feroit heureux avec le tems.

MORNAY , encouragé par ces efpérances , réfolut de profiter de la première ocafion , pour fe déclarer à celle qu'il étoit dans le deflein , ou plutôt , qu'il aimoit , fans pouvoir s'en défendre. Il foupira après le jour de leur feconde fociété , dans l'intention de fe ménager quelque circonftance favorable , où il pût lui parler en particulier : Déjà il trouvoit les heures plus longues qu'à l'ordinaire ; quand le jour començoit , il foupiroit après fa fin , & la nuit étoit toujours lente à venir.

Un accident tragique favorisa bientôt l'amour de MORNAY, & le servit mieux que les plus vives protestations. Il revenoit, sur le déclin du jour, de visiter quelques malades, que la douleur accabloit autant que l'indigence, car MORNAY ne voyoit guère que de ceux-là, parce qu'il y trouvoit l'humanité souffrante, c'est-à-dire, le vrai besoin & un digne objet de compassion pour son cœur. Il leur avoit porté quelques secours, & les exhortant à souffrir constamment les épreuves de la maladie, il n'avoit pas dédaigné de les soigner de ses mains.

Il venoit de quitter ces infortunés, après leur avoir donné tous les soulagemens qui avoient dépendu de lui, & s'acheminoit vers l'autre extrémité de la ville, pour aller travailler à la réunion de deux époux aveuglés, que la maligne jalousie avoit désunis, en soufflant sur eux le dangereux venin de la défiance & du soupçon. Son cœur tressailloit de pouvoir faire le bien, & il s'occupoit dans son chemin du doux espoir de leur laisser la paix, quand il se trouva au milieu d'une foule de Peuple rassemblé, dont l'agitation empressée & les cris confus lui présageoient quelqu'affreux malheur. Hâ ! dit-il d'abord en lui-même, n'aurai-je pas le bonheur de secourir quelqu'infortuné ?

Il demanda vivement le sujet de tout ce tumulte. A peine començoit-on à lui répondre, qu'il aperçut une fumée sortir tout à coup des fenêtres d'une maison voisine, où tout le monde entroit & sortoit successivement, avec précipitation, & au milieu de cette fumée, s'élançoient par intervalles de grosses étincelles, suivies quelques fois d'une flamme ondoyante, qui s'augmentoient sensiblement.

Pendant qu'il jettoit les yeux sur cet affreux objet, les personnes à qui il s'étoit adressé, lui apprirent, que quelque scélerat avoit aparemment mis le feu à un magasin, qui se trouvoit au bas de la maison, & que dans l'instant elle avoit été si embrasée, qu'on ne pouvoit presque pas arrêter les progrès des flammes.

A ce récit, & au terrible spectacle dont il étoit témoin, il courut dans cette maison désolée, se joindre au nombre des personnes, qui la secouroient. Une scène aussi touchante, que la première étoit affreuse, ralentit tout à coup son activité. Une vieille Dame abattue dans les bras de deux femmes éplorées, ne conservoit plus qu'un léger mouvement; une pâleur livide s'étoit emparée de son visage, qu'un torrent de larmes venoit d'inonder; sa voix foible & entrecoupée par les sanglots,

ne se faisoit plus entendre, que pour prononcer les noms de Mari & de fille ; deux jeunes enfans , âgés tout au plus de dix à douze ans , étoient à ses genoux , qu'ils embrassoient tendrement , en poussant des cris p'aintifs.

L'ame de MORNAY fut ébranlée à ce spectacle : Il s'avança , les yeux remplis de pleurs , vers ce théâtre de la plus vive douleur , & s'informa de ce qu'étoient devenues les personnes , qu'il entendoit nommer par cette Dame acablée. L'idée de l'humanité souffrante lui fit oublier le désastre de la maison : Il crut qu'il valoit mieux sauver la vie d'un seul home en danger de la perdre , que de conserver des êtres inanimés , des biens frivoles , qu'on ne doit priser qu'entant qu'ils sont absolument nécessaires à la subsistance , dont le superflu est presque toujours nuisible , & dont la perte est réparable par la générosité des personnes charitables ; au lieu que la perte d'un home mort dans ces flammes seroit entièrement sans remède. C'est mon semblable , dit il , que je puis secourir ; ses jours doivent m'être plus précieux que les biens & les richesses ne le sont à lui même.

Une vieille femme , qui versoit un torrent de larmes & regardoit tristement sa

maitresse, du vaste fauteuil où elle s'étoit assise, comença un ample discours, dont l'ennuyant préambule désespéra la patience de MORNAY; il la pria plusieurs fois d'en venir tout de suite à l'explication de l'état de ces malheureux, & de parler d'une façon intelligible: Elle lui aprit enfin, apres plusieurs détails inutiles, que la fille ainée de cette Dame s'étoit trouvée dans son Cabinet, quand la flame, pénétrant tout à coup le plancher de son appartement, lui en avoit empêché la sortie: Le père, qui avoit le premier aperçû ce terrible inconvénient, par un mouvement naturel, qui le rendoit plus hardi que les autres homes de la maison, gens mercenaires, avoit voulu tenter, malgré la foiblesse de ses jambes, suite de l'âge & d'une dernière maladie, de pénétrer la flame, franchir l'ouverture du plancher & aller délivrer sa fille; mais, soit qu'il eût été étouffé par la fumée, soit qu'il eût été hors d'état de franchir l'ouverture du plancher, il étoit tombé dans le feu & s'étoit précipité dans l'appartement inférieur, où l'embrasement le dévorait. Personne n'avoit osé, apres lui, faire la même tentative, chacun craignant pour sa vie; & on étoit occupé à chercher des échelles assez longues, pour monter par

la fenêtre , come étant l'unique moyen de retirer cette jeune perſone, dont on entendoit encore les gémiſſemens , mais qui étoit en danger d'être brûlée, ſi le feu venoit à gagner la porte de ce cabinet.

MORNAY prévoyant les longueurs d'une telle entrepriſe, & emporté par une généroſité digne de ſa vertu , demanda auſſi-tôt ſi l'on ne pourroit pas lui procurer une corde longue & folide, voulant tâcher de délivrer cette fille: On n'eut pas de peine à en trouver; il ſ'en rencontra heureuſement une dans la maiſon.

Il ſe fit auſſi-tôt conduire dans l'appartement embrasé, ſans communiquer ſon deſſein: Tout le monde étant dans l'expectative du parti qu'il prendroit, on l'obſervoit avec étonnement, tandis qu'il examinoit avec beaucoup d'attention l'état & la diſpoſition de l'embracement, qui formoit un goufre de feu, à travers le plancher. La peinture qu'on nous fait de ces Volcans affreux, qui vomiffent des torrens enflammés de bitume & de ſoufre, eſt moins éfrayante que ne l'étoit l'aſpect de cette ouverture ſpatieuſe, d'où la flamme vorace ſortant en abondance & avec impétuoſité, jettoit par ſon murmure éclaquant l'éfrroi & l'horreur dans l'ame de tous les ſpectateurs. Déjà le feu ſe comuni-

quant aux meubles de l'appartement, faisoit voltiger de tous côtés des masses embrasées, & le plancher, que la flamme entrouvrit de toutes parts, sembloit sur le point de s'écrouler au moindre mouvement.

MORNAY ayant bien considéré la disposition des poutres & les endroits où il pourroit assurer son pied, se mit le cordage en écharpe, & s'élançant, avec toute la vivacité de la jeunesse & l'ardeur du zèle qui l'animoit à travers cette fournaise ardente, traversa l'appartement avec une rapidité plus prompte, que celle du plomb, que le salpêtre allumé envoye au loin dans les airs, sans que l'œil ait le tems d'en suivre la trace.

Tous ceux qui étoient témoins de ses préparatifs, n'osant soupçonner une entreprise aussi hardie, avoient cherché à démêler dans ses regards le projet qu'il méditoit. A peine se fut-il élançé dans les flammes, qu'ils firent rétentir toute la maison d'horribles hurlemens; ils le crurent d'abord précipité dans ce goufre inévitable. Cependant MORNAY, tombant avec impétuosité sur la porte du cabinet, qui étoit extrêmement foible, l'enfonça par cette violente secousse, & s'étant ainsi introduit auprès de la Demoiselle, il ferma

de nouveau la porte après lui , crainte que le feu s'y introduisant , ne l'empêchat d'exécuter son projet.

A ce premier succès , la surprise fit cesser l'éfroi de tous les spectateurs ; leurs alarmes se changèrent en témoignages d'applaudissement , & l'on entendit un violent murmure succéder à leurs cris affreux. Tous les Esprits , agités par l'incertitude & l'attente du succès , s'entrecomunicoient , leur étonement & leur crainte ; pendant que MORNAY travailloit avec toute la promptitude possible à exécuter la généreuse entreprise.

Il trouva la Deroïfelle sur un fauteuil , fans conoiffance , fans mouvement ; le mouchoir dont elle avoit effuyé les yeux , couvroit une partie de son vifage , & son voile le cachoit presque entièrement. Au bruit qu'avoit fait la porte enfoncée , qu'elle crut l'éfet de l'embrasement , elle s'étoit évanouie de frayeur & étoit tombée heureusement , dans ce fauteuil , qui s'étoit trouvé à portée.

MORNAY , peu curieux , ne pensa pas à découvrir son vifage , pour décider de sa beauté. Son ame n'étoit occupée que du sentiment de l'humanité & du defir de faire le bien. Ayant senti qu'elle avoit encore
toute

toute sa chaleur naturelle , il s'empressa de l'atacher solidement dans le fauteuil où elle étoit placée , de façon qu'elle ne pût pas être dérangée par la secousse ; ensuite faisant monter le reste de la corde dans la partie supérieure du dossier , il la ménagea si bien , qu'il en restat assez grande quantité , pour la suspendre jusqu'à la rue. Il atacha alors l'autre bout à la croisée de la fenêtre , où il l'assura le mieux qu'il put ; & ayant porté le fauteuil en dehors , il le descendit , avec autant de précaution que le permettoit la circonstance , tant que la longueur de la corde put le conduire. Il s'en trouva suffisamment , pour le faire parvenir à une hauteur assez peu distante de la rue , pour que les personnes qui admiroient ce généreux stratagème , pussent s'en assurer & le soutenir. Dès que MOR-NAY s'aperçut qu'il pouvoit en abandonner la conduite , il fortit à son tour hors de la fenêtre , & embrassant étroitement la corde , il se glissa très facilement jusqu'en bas , où il fut reçu au milieu des cris de joie & des bénédictions du Peuple , qui le regardoit avec un étonement mêlé d'admiration.

Il fit aussi-tôt transporter la Demoiselle dans une maison voisine , pour lui rendre

le mouvement par le moyen de quelques liqueurs, & la rapeller à la vie. Il étoit si agité de son entreprise, qu'il n'avoit pas encore considéré les traits de celle, dont il conservoit les jours. Son cœur s'intéressoit vivement à la soulager; il sembloit craindre que le moindre ralentissement ne rendit le malheur irréparable.

Des mouvemens secrets, qu'il n'avoit point encore sentis toutes les fois qu'il avoit secouru quelque infortuné, le rendoient ardent & empressé: Il étoit surpris lui même de la part qu'il prenoit à son sort: Quelque chose de plus vif que le rendre sentiment de l'humanité, le rendoit sensible; il en atribua d'abord la cause à l'importance du danger où il l'avoit trouvée, & au spectacle éfrayant qui avoit ébranlé son ame. Il ne croyoit pas qu'aucun intérêt particulier dut lui rendre précieuse la vie de cette Demoiselle, qu'il venoit de sauver. Il ne l'envisagea, avec plus d'attention, que lorsqu'on releva entièrement le voile, qui étoit tombé sur ses yeux, afin de faciliter les secours qu'on lui donoit.

Quel spectacle atendrissant, mais agréable pour MORNAY! Il reconut que celle qu'il venoit de ravir à la fureur de l'embrasement, étoit la même personne, qui :

avoit fait une si vive impression sur son cœur, & qu'il étoit résolu d'aimer, par le conseil même de son MENTOR. L'aspect de la belle NICÈTE, dans cet état affreux d'évanouissement, triste image de la mort, le toucha à un tel point, qu'il sentit dès-lors la vivacité de sa tendresse pour elle, dont il ne pût arrêter les marques sensibles. Sa philosophie céda à la vive impression qu'il ressentit; le sage MORNAY versa des larmes d'amour. Les témoins de son attendrissement l'attribuèrent à une entière compassion, qui lui atira de nouveaux éloges.

Déjà MORNAY oublioit l'embrasement de la maison; les secours qu'il pourroit encore y apporter par ses prudents conseils, & les personnes qui y restoit en danger. Il n'étoit occupé que de sa chère NICÈTE, qu'il s'empressoit de rappeler à la vie. Une flatteuse espérance lui présentoit cette occasion, come très-favorable à son amour, & il résolut de lui faire connoître sa tendresse par ses attentions & ses soins assidus, en attendant de la lui avouer dans une circonstance plus heureuse. Il ne pouvoit s'en séparer: La réconciliation des deux Epoux chez qui il devoit se rendre, n'étoit plus présente à son esprit: Il eût

bientôt négligé plusieurs bones œuvres , si le Vieillard invisible ne l'avoit rapellé à lui même , en lui remettant devant les yeux les bornes d'un amour guidé par la sagesse , & les devoirs d'un home de bien.

Sont-ce là , lui dit-il , les soins qui doivent occuper un home sage ? Déjà ta vertu se ralentit , aux impressions de la mollesse ? Lâche mortel , qui te laisses amolir par le sentiment de la volupté ! Est-ce ainsi que je t'ai dit d'aimer ? Tu préfères les intérêts de ton cœur au bien de tes semblables , & l'amour de l'humanité cède aux principes d'une foible passion : Je te vois aux bords du précipice , prêt à t'avilir par des soins éféminés ; & tu n'as plus qu'un pas à faire pour t'abaisser à des soumissions honteuses. Fuis , insensé ! fuis ce lieu , où ton secours n'est plus nécessaire ; que l'amour n'occupe ton esprit que dans les momens , où aucun infortuné n'exige tes soins , où tu n'as aucune occasion de faire le bien : Cours promptement au secours de ceux , qui sont encore en danger ; profite de l'occasion , qui t'échappera peut-être , de rendre ces Epoux heureux , en leur rapportant la paix ; & crains que ta négligence ne te rende coupable , ou renonce entièrement à la sagesse & à mes conseils.

Ces paroles pénétrèrent MORNAY de honte & de repentir ; il rougit de sa foiblesse ; mais il s'arracha encore avec peine de ces lieux enchantés pour lui. Cependant sa vertu l'emporta, & la consolation de savoir sa chère NICETE hors de danger, l'encouragea à courir où des devoirs plus importans l'appellèrent.

En éfet, la vivacité des Elixirs començoit à rapeller le mouvement dans les membres de NICETE ; Déjà, on voyoit ses bras s'étendre par intervalles, & ses doigts, jusqu'alors ferrés l'un contre l'autre, s'écarter peu à peu, jusqu'à une distance excessive, par la nouvelle activité des esprits ; ses lèvres s'agitoient par de legers mouvemens & sembloient savourer les liqueurs, dont elles avoient été arrosées ; l'on voyoit son sein céder par degrés aux impressions du cœur, & ses yeux foibles, come au sortir d'un profond sommeil, sembloient, par l'incertitude des paupières céder foiblement à l'impression de la clarté.

(*Fin du Chapitre X.*)



L E T T R E

A un Ami à l'occasion de ROUSSEAU.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

IL y a des erreurs & des contradictions dans les ouvrages de ROUSSEAU, mais je n'y trouve pas les caractères de la duplicité. En les lisant on sent l'ame; il la saisit, il y entre par l'esprit & par les sentimens du cœur. Il montre la grandeur de la sienne & ils font sentir à ses Lecteurs, qu'ils en ont une digne de l'immortalité, créée capable de jouir d'un bonheur éternel. Mais cette ame grande, est dans le corps d'un homme: Ce beau génie est sujet aux imperfections de la nature humaine. Cet esprit qui a tant de force, a sa partie foible; il est sujet à l'erreur. Quand il y tombe sa propre force fait qu'il donne dans de plus grands écarts & ne sert qu'à l'enfoncer plus avant dans le précipice.

Telle est la constitution de l'homme. Les

grands homes ont de grands foibles ; c'est un fait que l'expérience prouve & qui doit nous servir de leçons , contre les féductions d'un amour propre flaté par l'orgueil. Je le répète , l'esprit de ROUSSEAU , quoique supérieur , a sa partie foible : Entouffiasmé de l'amour de la vérité & de la vertu , il tombe dans une espèce de fanatisme Philofophique. Cette idée est neuve & peut paroître fingulière ; mais ROUSSEAU n'est-il pas un home fingulier & unique ?

J'ai conçu cette idée de ROUSSEAU en lifant son *Héloïfe*. Par des sentimens raffinés de vertu , il fait tomber fon Héroïne dans les plus grands vices. Par une bifarerie fingulière , il crée le portrait d'un Athée , qui n'ayant point de Religion , en pratique une : C'est vouloir que l'impossible foit possible : C'est vouloir unir des chofes , qui bien loin de pouvoir exifter enfemble , fe détruiffent mutuellement & néceffairement.

Dans *Emile* , ROUSSEAU tombe dans un défaut opofé : Il fépare des chofes inféparables , des vérités qui font dépendantes l'une de l'autre , fi étroitement unies , qu'elles fe donent une force mutuelle &

qu'on ne peut en séparer une, sans affoiblir l'autre.

Son Vicaire Savoyard, après avoir eû des doutes sur la Divinité de nos Livres sacrés, s'impatiente dans ses recherches & lassé dans ses méditations, se résume brusquement par une interjection, Qu'a-t-il besoin d'autres homes entre Dieu & lui ? La divinité de la Morale, qui est contenue dans nos Livres sacrés, se présente à lui; il en est persuadé, convaincu; il sent la preuve de divinité, que cette Morale porte avec elle, cette preuve est entrée dans son cœur & cela lui suffit.

Si le Vicaire Savoyard eût fait encore une réflexion, cette question ce seroit présentée à son Esprit: Comment seroit-il possible, que la Morale, qui est contenue dans nos Livres sacrés vint de Dieu, sans que les Dogmes qui sont liés avec cette Morale en vinssent aussi, & que les Miracles qui sont certifiés par les mêmes Auteurs de nos Livres sacrés, ne fussent pas conformes à la vérité? Ce sont trois parties d'un tout, liées ensemble de manière, qu'elles ne peuvent être séparées.

Sur les dogmes, il veut exprimer ses idées par les expressions de *doutes respectueux*, qui ne présentent que des idées vagues, que j'ai peine à comprendre: Je

doute même très respectueusement que le grand ROUSSEAU comprenne bien son Auteur.

Le premier Dogme qui est le fondement de la Religion, c'est l'existence de Dieu. Sur ce Dogme le Vicaire Savoyard n'a pas des doutes respectueux, puisqu'il en est persuadé: Il ne peut pas en avoir sur l'essence de Dieu, sur sa nature intime, sur la manière dont il existe, puisqu'elle lui est inconnue. Il ne peut avoir à cet égard qu'une ignorance respectueuse, ignorance qui est accompagnée de ce sentiment, dont l'effet est un silence respectueux, silence qui n'est produit par aucun doute sur l'existence de Dieu, mais par l'impossibilité où est l'esprit humain de comprendre la nature de l'Être infini & par ce profond respect que nous devons avoir pour la grandeur & la majesté de Dieu, qui doit nous empêcher de vouloir chercher à connoître ce qu'il n'a pas trouvé à propos qui fut à la portée de nôtre conception (*):

(*) Si ROUSSEAU & son Elève font le bien qu'ils peuvent faire, sans s'inquiéter de celui qu'ils ne peuvent pas faire, je ne vois pas pourquoi le Vicaire Savoyard s'inquiète d'une ignorance involontaire. Il ne me paroît pas raisonnable de ne pas être content de connoître tout ce qu'il est possible à l'homme de concevoir.
Nolli altum sapere.

Telle est la nature intime & tout ce qui y a rapport. Tel est par exemple, le Dogme que les Théologiens appellent de la *Trinité*, mot qui ne nous fait pas comprendre la nature de la chose, parce que pour la comprendre, il faudroit pouvoir comprendre la manière dont Dieu existe, son essence, sa nature intime.

Nous ne pouvons pas mieux comprendre le coment des Dogmes qui ont rapport à la toute puissance de Dieu, parce que nous ne savons pas jusqu'ou cette toute puissance peut s'étendre & il faut être téméraire pour vouloir en assigner les bornes précises.

C'est ce qui arrive au Vicaire Savoyard, quand il croit que les Miracles sont impossibles, parce qu'ils ne pourroient se faire sans bouleverser l'univers.

Ici il ne me paroît pas bon Philosophe. Sans être crédule au point d'admettre toutes sortes de miracles & sur des témoignages mal constatés, je ne vois pas l'impossibilité de ceux qu'on peut appeler vrais miracles, c. à. d. qui sont produits par la puissance de Dieu.

Cette puissance infinie, qui a créé les Loix de la nature, ne pourroit elle pas les changer, les varier, sans détruire son ouvrage? Par exemple, la terre tourne au

tour du Soleil, son mouvement est réglé & continuel; pourquoi ce mouvement ne pourroit-il pas être arrêté pour un tems, sans que l'univers fut bouleversé? N'est-ce pas cette même main puissante & habile, qui dirige cette partie de l'univers, qui dirige aussi toutes les autres?

Voilà le grand ROUSSEAU, c'est un Phénomène surprenant. Quelques fois il ne voit pas les vérités les plus évidentes; voilà sa partie foible; s'il pouvoit la connoître, il l'auroit bientôt renforcée. Pour lui procurer cet avantage, il faudroit un ami sincère, vrai Philosophe Chrétien, tel que celui à qui j'écris, qui par les lumières de son esprit & par la bonté de son caractère, contribué au bonheur de ses amis.





I D E E

De la Liberté Civile & Politique.

Liberté! c'est sous tes auspices
 Que l'Homme goute les délices
 De l'abondance & de la paix:
 O! qu'heureux est le Peuple sage
 Qui fait en maintenir l'usage,
 Sans abuser de tes bienfaits!

L'HOMME est né libre, ce'a est incontes-
 table, & tous les Jurisconsultes en con-
 viennent; mais il n'est pas moins vrai
 que l'Homme, ayant connu les dangers d'une
 liberté sans bornes, l'a resserrée lors qu'il
 est entré en Société, pour sa sureté &
 pour son bonheur: Les Loix ont pour
 objet de diriger cette liberté, & d'y met-
 tre un frein.

L'Homme en ses passions toujours errant sans guide;
 A besoin qu'on lui mette & le mors & la bride;
 Un pouvoir absolu ne fert qu'a le gêner:
 Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

BOILEAU.

Lorsqu'on veut être libre contre les Loix, on les foule bientôt aux pieds, & leur chute est la ruine de l'ordre (*), de la liberté elle même, & entraîne bientôt celle des Etats les mieux affermis. ATHENES & ROME n'ont péri que par l'abus que le Peuple y a fait de sa liberté; & cet abus les conduisit à l'esclavage. *C'est le sort des Etats populaires, dit un bon Politique, de tomber dans la confusion; la liberté y dégénère ordinairement en licence, & il est presque impossible que les Loix, la Justice & l'Ordre s'y soutiennent.* CESAR ne se rendit maître de Rome qu'à force de flater le Peuple, & de lui rendre suspecte l'autorité du Sénat, qui avoit fait la gloire & la prospérité de la République.

Florence seroit encore libre, si elle étoit sûre profiter de ces exemples; mais les factions & les troubles populaires l'ont fait tomber dans la servitude.

La Raison enseigne à ceux qui gouvernent à modérer leur autorité, & à faire un bon usage de leurs droits & prérogatives. Elle enseigne aussi aux Sujets

(*) La place naturelle de la vertu est auprès de la liberté, mais elle ne se trouve pas plus auprès de la liberté extrême, qu'auprès de la servitude, dit MONTESQUIEU.

ou aux Citoyens, à ne pas abuser de leurs Privilèges (*), & à tolérer de petits abus, qui sont inséparables de l'Humanité. Malheureusement, les Hommes vivent dans la Société, sans en examiner les devoirs, & sans étudier leurs diverses obligations. Quelques uns de ceux qui commandent croient être autant au dessus des Peuples qui leur obéissent, qu'un Berger est au dessus de son troupeau. Ne semble-t-il pas qu'il y ait dans la Société deux fortes d'Hommes, dont les uns sont d'une nature plus excellente que les autres? D'un autre côté, la plupart de ceux qui obéissent le font avec répugnance; ils regardent ceux qui les gouvernent comme leurs ennemis, ou ils n'ont pour leurs supérieurs qu'une soumission d'Esclaves. Le repos & l'ordre sont pour eux un fardeau pénible; ils veulent mettre en mouvement tout ce qui les environne; toujours prêts à se soulever, ils ne font usage de leurs forces, que

(*) Dans les lieux même où l'on a le plus cherché la liberté, on ne l'a pas toujours trouvée, parce qu'on la cherchoit où elle n'étoit pas, où qu'on la plaçoit dans des objets faux ou imaginaires. La liberté consiste, dit MONTESQUIEU, dans la sûreté publique, & dans celle de chaque particulier, qui pratique les Loix.

pour rompre, disent-ils, leurs fers; mais leurs efforts n'aboutissent souvent qu'à apesantir leur joug, ou à les conduire à une affreuse anarchie. Rien n'est plus digne de sages Magistrats que de maintenir & faire respecter les Loix, tant qu'ils sont en place.

Quelquefois on veut abatre le despotisme & l'on établit la tyranie: On passe du Gouvernement oligarchique, à un Gouvernement absolu & arbitraire. L'abus de l'autorité souveraine ne se fait pas moins sentir sous le pouvoir de plusieurs, que sous le pouvoir d'un seul. *Les Ephores de SPARTE, les Décenvirs de Rome n'étoient pas moins cruels*, dit un habile Jurisconsulte, *que NERON & CALIGULA*. La Démocratie d'ATHENES, établie par LISANDRE, qui forma un Conseil sanguinaire de deux mille Sénateurs, fut une tyranie qui révolte l'Humanité; on ne voyoit que bannissements, & qu'un massacre perpétuel des meilleurs Citoyens (*). Aussi un Gouver-

(*) La liberté, dit MONTESQUIEU, est le droit de faire tout ce que les Loix permettent, & si un Citoyen pouvoit faire ce qu'elles défendent, il n'auroit plus de liberté, parce que les autres auroient le même pouvoir. La liberté ne peut donc consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, & à n'être point contraint de faire ce que qu'on ne doit pas vouloir.

nement si injuste & si cruel dura-t-il peu ; la violence l'avoit établi , & l'équité le renversa ; tous les Gouvernemens , qui ne sont pas fondés sur la Justice , manquent de force pour se soutenir. Ceux qui en sont les apuis se détruisent eux mêmes , ou sont des monstres , que l'on étouffe bientôt.

Chacun pour assurer sa vie
De l'Enemi de sa Patrie
S'empresse à punir les forfaits ;
Victime du couroux céleste
Il tombe & sa chute funeste
Est le salut de ses Sujets.

Je crois , disoit un Empereur de la Chine , ma puissance plus afferme dans un Empire où je suis aimé des Citoyens éclairés , qui me doivent leur prospérité , que si j'avois à gouverner un Peuple stupide & feroce , qui trembleroit devant moi.

ALPHONSE LE SAGE , dit dans ses Loix , que le Despote arrache l'arbre , mais que le Prince l'ébranche & le taille , pour lui faire porter de meilleurs fruits.

SOLON disoit , qu'il avoit donné aux Athéniens non les meilleures Loix , mais celles qui convenoient le mieux à leur état

état & à leur caractère. De sages Législateurs sont obligés de se conformer aux circonstances & au génie des Peuples ; quoiqu'ils connoissent certains abus, ils n'osent presque y toucher, à cause de leur ancienneté, & crainte d'en introduire de plus grands. Il est toujours dangereux de changer & de réformer les anciennes Loix, qui sont le fondement de l'État. *Nous ne sommes pas venus au Monde, dit BALZAC, pour faire des Loix, mais pour obéir à celles que nous avons trouvées. Nous devons nous contenter de la sagesse de nos Pères, come de leur terre & de leur Soleil.* Les Loix antiques ont quelque chose de respectable.

Si la Société est un Corps parfait de personnes libres, qui se sont jointes ensemble pour jouir de leurs droits, & pour leur utilité comune, tous ceux qui renversent cette institution primitive & fondamentale sont coupables à l'égard de cette même Société, & méritent d'être punis. Quelle espèce de liberté feroit celle qui permettroit à chacun de faire ce qui lui plaît, & de violer impunément les Loix établies ? Rien n'est plus dangereux pour le Peuple même qu'une indépendance entière & absolue ; la Société n'est alors qu'un brigandage ;

les fruits du travail & de l'industrie font la proie d'un avide usurpateur, & les meilleurs Citoyens font les victimes des méchans. Afin que chacun jouisse paisiblement de ses droits, il faut de l'ordre & de la subordination. Toute Société suppose des Supérieurs qui commandent, & des Inférieurs qui obéissent. L'état de nature, dit LOCKE, doit être réglé par la Loi naturelle, à laquelle chacun est obligé de se soumettre, & celui de la Société doit être réglé par les Loix de la Société.

La véritable liberté ne consiste pas à faire tout ce qu'inspirent les préjugés, l'intérêt ou les passions; mais à pouvoir faire ce qui est juste & convenable. Il en est de la liberté, come de l'égalité, qui ne peut être absolue & parfaite; ainû la vraie liberté est celle qui est réglée par les Loix, & qui maintient l'ordre & le repos public.





E S S A I

Sur la Génération des animaux & des plantes, tiré d'un Ouvrage de M. le Professeur BIANCHI.

L'ETUDE de l'Histoire Naturelle est aujourd'hui fort à la mode, & je crois qu'on lira ces observations avec plaisir.

On a dit, qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil; que ce qui a été, ce qui est, sera encore, & continuera d'être jusqu'à la fin de toutes choses. Je crois que l'on a raison, que les substances qui ont été créées, dès le commencement, ont toujours subsisté, qu'elles n'ont ni augmenté, ni diminué, que les espèces ne font que circuler, & paroître sous de nouvelles formes, que les germes répandus dans l'air, dans la terre & sur sa surface, les reproduisent sans cesse; on a démontré à peu près cette théorie, dans les genres & dans les espèces de plantes & d'animaux; il y a fort apparence qu'il en est de même des minéraux, quoique cette classe nous

soit moins conuë; mais la nature garde une espèce de raport entre tous les Êtres; & l'on ne se trompe guères, en suivant l'analogie de sa marche. C'est ce qu'a fait avec succès M. CHARLES BONNET, de l'ouvrage duquel nous avons donné un petit Extrait. Il prouve très bien qu'il y a beaucoup de conformité entre la génération des plantes, & celle des animaux. M. TOURNEFORT avoit déjà entrevû cette vérité, mais il avoit poussé trop loin son hypothèse (*), étendant ce raport jusques sur la génération des minéraux & des pierres dont, il faut en convenir, on ignore encore la formation & l'origine. Feu M. BOURGUET, savant & habile Naturaliste, a publié sur ce sujet un système vraisemblable; mais il y a quelquefois loin de la vraisemblance à la vérité, quelquefois les termes & le sens de l'Enigme peuvent s'appliquer à plusieurs choses différentes, & le vrai mot nous échape. Quoi qu'il en soit,

(*) Un de ses Disciples (M. VAILLANT) l'a poussée encore plus loin, dans une Dissertation imprimée; il décrit avec beaucoup de feu, la manière dont la poussière des étamines des plantes tombe dans le pistil de la fleur, qui s'ouvre à son approche; il peint leurs jeux & leurs agitations; il leur prête de la vie, du sentiment & une sorte de volupté.

L'Homme doit être curieux d'apprendre son origine, & comment il se fait. La nature répète ses diverses opérations (*), mais elle est si vaste, qu'il est bien difficile de la considérer dans toute son étendue, & d'observer toutes ses œuvres; c'est ce qui fait qu'il peut, au moins, se faire à cet égard, quelques découvertes nouvelles; nôtre siècle en fournit des exemples, dans celle des propriétés du *Polybe*, & dans les merveilles de l'*Electricité*. Les Arts peuvent encore se perfectionner chaque jour, au profit des Manufactures, & des comodités de l'Homme. Il me semble que les Sciences ont des bornes plus étroites, & que nos Savans ne sont pas allés au de-là des connoissances de ceux des Siècles passés. La *Littérature* n'a pas aussi passé certaines limites. Nos Historiens, nos Poètes, nos Orateurs, ne sont pas supérieurs à ceux de l'antiquité, & pour me renfermer dans nôtre Siècle,

C c 3.

(*) Cette idée que tous les Etres ont été créés primitivement & que leurs germes ne font que se développer successivement n'est pas nouvelle. Un Poète l'a exprimée ainsi:

*Par ordre du Très-Haut, chaque chose à son tour
Sort du néant, y rente, & reparoit au jour.*

je ne vois pas qu'à cet égard, on ait fait de grands progrès depuis le règne de LOUIS XIV. qui sera toujours pour nous une époque mémorable. Il est vrai, qu'aujourd'hui on raisonne sur la *Littérature* avec plus de gout, de précision, & peut être de profondeur, qu'on ne faisoit autrefois; on spécule avec plus d'art & d'esprit, mais dans la pratique on demeure fort au dessous de la théorie; il en est de ceci come de la Morale; ce ne sont pas toujours ceux qui donnent les meilleurs préceptes qui vivent le mieux; le cœur ne profite pas toujours des lumières de l'esprit. Mais ce ne sont pas les mœurs que je me propose d'examiner, & qui doivent faire le sujet de cet Essai. Le *Traité* de M. BONNET sur les Corps organisés, m'a engagé à revoir un petit Extrait que j'ai trouvé dans les papiers de feu mon Oncle, Docteur en Médecine. Il le fit il y a quelques années, ayant été chargé par le célèbre BIANCHI, Professeur en Anatomie à Turin, de faire imprimer un Livre latin de sa composition, sur la *triple Génération, qui a lieu dans le Corps humain*. Come cet ouvrage est curieux & intéressant, je crois qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici un précis, ou plutôt une ébauche fort abrégée. J'y joindrai quelques ob-

servations sur les vers, faites & publiées par M. ANDRI, fameux Médecin à Paris (*). Ici, je ne serai que simple Copiste, & je ne répons pas des fautes de stile qui peuvent être dans l'original & moins encore des conjectures qu'on y trouvera.

La Génération naturelle, dit M. BIANCHI, suppose 1°. Que le germe de l'animal qui doit être formé, ait acquis le degré de maturité qu'il faut qu'il ait, pour pouvoir être rendu fécond, ce qui ne peut arriver qu'à un certain âge. 2°. Que le principe fécondant puisse l'atteindre, & lui être communiqué. 3°. Que ce germe,

C c 4

(*) J'avois d'abord dessein de donner un petit Extrait du Traité des vers de M. ANDRI, mais j'ai crains qu'il ne grossit trop cet Essai: Il suffit de dire que ce fameux Médecin croit, come tous les bons Phisiciens, que tous les insectes, jusqu'au ciron naissent de semence & qu'il y a dans la structure de leur corps trop d'art pour qu'il soit produit par le hazard. Il n'y a pas jusqu'aux *Hylatidea*, qui semblent immobiles & ne former qu'une membrane, pleine d'une liqueur limpide assés semblable à un œuf de pigeon, qui ne soit une espèce d'insecte qui a son germe.

ainsi rendu fécond, soit transmis sans obstacle, dans le lieu destiné à le recevoir, afin qu'il puisse y prendre racine, s'y nourrir, & y recevoir le degré d'accroissement, auquel il doit parvenir; alors ce séjour lui devenant incomode, & s'y trouvant à l'étroit, il a besoin pour continuer de vivre, d'être délivré de sa prison, de respirer, & d'user d'une nourriture plus proportionnée au nouvel état qu'il vient d'acquiescer. M. BIANCHI donne ici tous les éclaircissements qu'on peut désirer, & presque tous sont fondés en faits & en démonstrations; Il suit la mécanique de la Génération naturelle depuis son origine & ses progrès, jusqu'à son dernier terme, & au fruit qu'elle produit.

Tant d'organes, tout nécessaires, concourent au succès de la Génération. Il faut si peu de chose pour les déranger & pour la troubler, qu'au lieu d'être surpris que le cours en soit quelquefois interrompu, il y a lieu de s'étonner qu'il manque si rarement. Les Générationes que notre Auteur nomme *vicieuses*, qui sont le sujet de la seconde partie de son Ouvrage, sont proprement des générations manquées; telles sont celles qui arivent lorsque l'œuf fécondé, au lieu de suivre la route qui doit le conduire à la matrice, se trouve

arrêté , premièrement dans l'ovaire même , quelquefois plus superficiellement , & d'autrefois plus enfoncé dans la substance , & y prend accroissement jusqu'à un certain point. 2°. S'il vient à s'implanter & à croître dans le basset de la trompe. 3°. S'il est retenu dans la cavité de la trompe. 4°. Si étant parvenu jusqu'à la matrice , il y dégénère en faux germe , & y prend la forme d'un *mole*. 5°. S'il séjourne trop longtems dans cette partie , & qu'il en sorte avant le terme , ou s'il vient à s'y dessécher , & à s'y corrompre , s'il est forcé d'en sortir par une autre route que par celle que la nature a assignée. 6°. L'œuf rendu fécond , détaché de l'ovaire , peut se coler à quelqu'une des parties situées dans l'abdomen , & former une grossesse qui s'appelle *Ventrale*. Enfin , il peut arriver que la Génération manque tout à fait , & ne réussisse pas , parce que l'œuf , quoique rendu fécond & détaché de l'ovaire , sera tombé dans le bas ventre , & s'y sera perdu , sans pouvoir y trouver un terrain propre à y prendre racine. Effectivement , l'ovaire contenant environ une cinquantaine d'œufs , il est très possible , qu'il en échape quelques uns à la multitude des conditions requises pour les faire réussir. S'ils manquent de place pour

se développer, & se colent les uns aux autres; voilà la cause & l'origine des monstres. (*)

M. BIANCHI confirme toutes ces espèces de grossesses vicieuses par divers exemples, dont il a été lui même témoin, ou qui lui ont été rapportés par des personnes du métier dignes de foi. Mais quels moyens mettre en pratique pour délivrer les malheureuses femmes de ces cruelles grossesses? Elles ne peuvent être accouchées par les voyes ordinaires, il faut nécessairement avoir recours à l'*opération Césarienne*. Notre illustre Professeur prouve que cette opération ne peut avoir lieu, & se pratiquer salutairement que dans le cas d'une grossesse *Ventrale externe*, car pour l'autre, qu'on nomme *interne*, elle est, selon lui, infailliblement mortelle. (Il a trouvé ici des contradicteurs qui citent pour eux l'expérience.) Il rapporte ensuite les divers signes qui peuvent servir à distinguer les différentes espèces de grossesses *externes*

(*) BUCHANAN dit, dans son Histoire d'Ecosse, qu'il avoit vû un monstre, qui étoit double depuis le nombril en haut & par conséquent avoit deux têtes, quatre bras, deux poitrines & deux estomacs; mais il étoit simple depuis le nombril en bas & n'avoit qu'un ventre, deux cuisses & deux pieds.

& qui peuvent aider à discerner celles où l'opération *Césarienne externe* peut être nécessaire & réussir, d'avec celles où elle pourroit être dangereuse & même devenir mortelle. Nôtre Auteur termine cette partie par la description de diverses conceptions & générations monstrueuses; il en rapporte plusieurs exemples, & en recherche & examine les causes avec beaucoup de soin & de sagacité.

La troisième partie traite des Généra-
tions vermineuses, qui se font dans le
corps humain (*), & qui peuvent être
l'occasion & la suite de plusieurs funestes
maladies. Il se trouve des vers de plu-
sieurs sortes de grandeur & de figure,
mais ils ne sont pas tous malfaisans &
pernicieux; quelques uns d'entr'eux sont

(*) Le Journal des Savans rapporte, qu'une jeune fille après avoir pris du Mercure doux, vomit des vers, qui étoient de véritables chenilles de quatorze pieds de longs avec une tête noire. L'Auteur de la Médecine prétendue Réformée dit, qu'on trouva dans les reins d'un vieux loup, cinq ou six serpens d'un quartier de long Une femme se faisant têter par son mari, il vit sortir de son sein un petit serpent de la grosseur d'un ver à soie. Une chenille entra dans le nez d'un Soïat qui darmoit sous un arbre; il la fit sortir par de violens efforts.

si naturels à l'Homme, qu'ils peuvent vivre longtems & paisiblement dans les intestins sans lui causer aucun mal. Ces hôtés sont si peu dangereux, que quelques Médecins prétendent, qu'ils sont plutôt utiles que nuisibles & malfaisans : Tels sont les vers ronds. Tant que la nourriture qui leur convient n'est ni viciée ni corrompue, & qu'ils en ont suffisamment, ils ne font point de ravage, & demeurent paisibles dans leur sombre habitation. Mais si cette nourriture vient à contracter des qualités qui leur soient nuisibles, c'est alors qu'ils s'agitent, & qu'ils se tourmentent pour en chercher une meilleure. Dans ces mouvemens, ils secouent, & irritent les intestins qui les contiennent; ils les *flagellent* en quelque manière; ils se glissent & remontent jusqu'à l'Estomac: Ces agitations vives & dangereuses causent de la douleur, & peuvent occasionner des vomissemens; alors on rend quelquefois par le haut des vers encore vivans; d'autrefois on les rend par le bas, qui est le chemin le plus ordinaire.

Outre ces vers ronds, les intestins de l'Homme en renferment souvent d'autres plus petits, courts & déliés, entre lesquels ceux qu'on appelle *alcarèdes*, sont les plus petits: D'autres sont fort longs & plats; on

les nomme *solitaires* ou *tania*. Mais nôtre favant Professeur croit qu'on ne doit point faire de ce ver une espèce particulière & déterminée, puis qu'il vient du genre des vers ronds, dont selon lui, ce *tania* peut être une production *monstrueuse*; ou une chaine qui tient plusieurs vers ronds, attachés & acrochés intimément les uns aux autres, & qui en forment les anneaux. M. BIANCHI tache d'apuier son sentiment sur plusieurs considérations; mais après avoir lu les observations de M. BONNET sur ce sujet, on voit manifestement que l'hypothèse du Docteur Italien ne peut subsister, & que l'expérience la détruit. La tranchée de ce ver s'étend d'une extrémité à l'autre & forme un corps continu.

Les *Cucurbitins*, ajoute M. BIANCHI, se trouvent quelquefois seuls, quelquefois aussi ils sont liés les uns aux autres par leurs extrémités; seroit ce qu'étant *hermaphrodites*, cette liaison leur devient nécessaire pour l'œuvre de la multiplication, ainsi qu'on en voit des exemples en d'autres insectes.

Au reste, parmi ces diverses espèces de vers intestinaux & autres, il est certain qu'il y en a qui sont *Vivipares*, & d'autres qui sont *Ovipares*. L'air & les alimens

en fournissent, & parmi ces essains de vers, il y en a de toutes fortes (*).

Il y a une grande diversité dans la figure de ces vers; quelques uns ont la forme d'araignées, ou de crapauds; d'autres ressemblent à des poissons, à des serpens, ou à des taupes, & à d'autres espèces d'animaux étrangers. On ne doit pas rejeter ces choses, parce qu'elles sont surprenantes; les Auteurs qui les rapportent & qui les ont vues, n'ont pu être trompés, & n'ont aucun intérêt à tromper les autres. Plusieurs choses paroissent fabuleuses, qui ne le sont pas; plusieurs autres paroissent vraies, qui sont fabuleuses ou fausses. Il est certain qu'il y a une multitude d'insectes, d'une figure très variée. Les alimens en sont remplis, & de-là, leurs germes peuvent passer aisément dans le corps humain, y éclore & s'y développer. Après de violens orages, on aperçoit sur la surface de la terre, & même sur le chapeau & les habits des voyageurs,

(*) Il est certain que la gale, & la maladie pédiculaire sont produites par des vers; on en trouve jusques dans l'intérieur de la peau, qui causent des démangeaisons excessives & fort incomodes. Les vers des cadavres sont affreux, & ils ont l'art de se propager & de se métamorphoser.

de petites grenouilles , dont le vent a emporté le frai ou la semence, qui s'est développée presque subitement, & a pris aussi un accroissement fort rapide. Le tourbillon peut amener ces germes de fort loin (*).

M. BIANCHI fait ici une assez longue énumération des vers qu'on remarque hors du canal intestinal, & qui sont l'effet, ou le produit de certaines maladies, *peut être aussi en sont-ils la cause.* Notre Auteur divise ces sortes de vers en deux classes principales, car, ou ils sont nichés dans des parties dont l'issue se trouve libre, ou dans des endroits d'où ils ne peuvent pas sortir; c'est ainsi, à peu près, qu'on trouve des vers jusques dans la substance & le cœur des fruits les plus durs, qui selon l'apparence, y sont montés avec la sève, & y ont pris naissance. On trouve des vers

(*) M. BIANCHI est assez porté à penser que des insectes nouveaux & étrangers peuvent avoir amené en Europe la maladie Vénéérienne, & qu'ils produisent quelquefois la peste; il est très facile à ces insectes malins de se communiquer aux Homes, & de se multiplier; on est heureux lors qu'on trouve des remèdes propres à les faire mourir. Aussi le Mercure & les herbes amères, si convenables en tems de peste, sont vermifuges.

dans les oreilles, dans les yeux, dans les narines, la bouche, les dents, les cheveux & même dans les os. La peau a ses vers particuliers; il en paroît qui sortent des reins, de la vessie, & des parties naturelles de l'Homme; on nomme ceux-ci *vers spermaticques*. Plusieurs Physiciens les regardent encore aujourd'hui come le germe du fœtus, ou de l'homme; c'est le sentiment de M. ANDRI, fameux Médecin.

Les vers de la seconde classe se trouvent dans le foie, dans la ratte, dans le cœur, dans le cerveau: Quelquefois après de grands maux tête, & de violens éternuemens, on a vû sortir par les narines des vers tout en vie; & la douleur se trouvoit par la guérie.

M. BIANCHI parcourt ensuite toutes les autres espèces de produits vermineux, come ceux qu'on observe dans le sang, dans la lymphe, & dans les cadavres. Ces insectes se dégagent quelquefois de leur prison, soit par leur propre force, soit à l'aide des secours étrangers. C'est peut-être là l'origine & la cause de plusieurs abcès & ulcères (*), qui facilitent l'issue des
vers,

(*) Plusieurs Médecins ont fait dépendre la cause

vers, qu'ils contenoient, mais d'où tiraient-ils leur source, puis qu'on ne trouve point sur la terre l'original dont ils sont une copie? Mais connoissons nous tous les insectes dont les germes sont répandus ou dans l'Eau, ou dans l'Atmosphère? Nous ne faisons que de comencer à observer: Tout est pour nous un problème, & nous ignorons encore l'explication de plusieurs. Les corps les plus durs & les plus solides sont rongés par des vers, est-il surprenant qu'on en trouve dans les solides & dans les liquides du corps humain? Toutes les substances sont animées, soit par elles mêmes, soit par les insectes différens qu'elles contiennent; l'expérience & l'analogie peuvent nous conduire à la vérité, c'est à dire, que le peu qu'on fait peut nous mener à ce qu'on ignore.

On a découvert que chaque plante, chaque animal sert de retraite à des insectes différens, qui y trouvent leur nourriture particulière. Le plus petit corps est pour la *Mite*, un long espace, un autre univers.

D d

cause de quelques maladies des insectes, en particulier, on a crû que les fièvres malignes & la peste étoient produites par de petits vers; on dit même que dans le tems de la peste de Marseille, on en a vû quantité, mais ce fait mérite bien d'être mieux confirmé & attesté.

Mais , dit-on , coment les vers peuvent-ils germer & se développer dans le corps humain ? Ils peuvent s'y glisser & s'y introduire aisément , mais ils doivent être mis en pièces & brisés par la mastication , par le ferment , ou la trituration des viscères & de l'estomac. Je répons , qu'il y a des germes si durs & si solides qu'ils sont capables de résister à tous les chocs , & à tous les dissolvans ; on en a des preuves. D'ailleurs les corps les plus mols sont ceux qui échappent le mieux au frottement : Ils ne font que se plier , sans se rompre. Enfin , l'expérience & les observations prouvent ce fait ; & l'on ne peut refuser de se rendre à cet oracle.

G E N E V E .

* * *

* *

*



L E T T R E

Sur un Géant.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

TANDIS que vous jouissés dans vos Campagnes du brillant spectacle de la Nature, nous autres Citadins avons de tems en tems, pour nous en dédomager, le spectacle passager de quelque singularité naturelle, ou de quelque rareté produite par l'art. Tantôt ce sont des animaux domestiques dressés à faire tout ce qu'on exige d'eux; ou des bêtes féroces adoucies par la patience d'un Esclave, qui s'est dévoué au Lion ou à la Panthère qu'il conduit de lieu en lieu, & qui volera peut-être sur le grand chemin, dès que l'animal qui le fait vivre ne sera plus. Tantôt c'est un Enfant mis à la gêne dès le berceau, & forcé à ployer ses tendres organes sous la main barbare de gens, qui l'ont enlevé à ses parens, ou qui lui font oublier qu'il en a reçu le jour. Une autre fois c'est un mécanisme qui imite les mouvemens les

plus naturels & souvent les plus combinés tel que les Automates de VAUCANSON : Tantôt ce font des figures sans nombre, animées par une multitude de ressorts cachés, qui imitent l'activité de toutes sortes d'Artistes. Des Tableaux mouvans, qui trompent agréablement les yeux; des jeux d'équilibre, des perspectives qui vous transportent en un moment dans les villes les plus célèbres; des tours de force ou d'adresse périlleuse, qui peinent plus les gens raisonnables qu'ils ne les amusent, & qui font regretter que ceux qui les exécutent ne se soient pas exercés à des travaux plus utiles. Quelquefois c'est un monstre, dont la vue est interdite à l'imagination flexible des Femmes, ou bien un Nain dans lequel la nature semble avoir oublié ses mesures & ses proportions, tandis qu'elle paroît s'être épuisée sur un Géant, dont la taille démesurée humilie ceux qui se glorifient de voir les autres homes trois ou quatre pouces au dessous d'eux.

Nous voilà enfin parvenus à l'objet qui a occupé bien innocemment nôtre curiosité; car dans ce cas on ne fait que produire ce que la nature a fait, & il est assez naturel qu'un home sans fortune fasse acheter la vue d'un Colosse passant de beau-

coup les mesures qui semblent prescrites à l'humanité.

Ce spectacle ne m'a point été indifférent, & je l'ai payé avec plaisir. On voit d'abord avec une surprise intéressante la nature déployant ses forces dans ces productions extraordinaires, qui montrent pour ainsi dire en elle de nouvelles ressources, de nouveaux sujets d'admiration. Ces Hommes prodigieux semblent venir de tems en tems pour nous attester la vérité de ces anciennes races, qui subsistoient avant le Déluge, & qui par leurs violences attirèrent un châtement mémorable sur l'espèce entière. Peut-être est-il bon qu'il paroisse quelquefois des figures gigantesques, pour abattre la vanité de ceux qui se glorifient du petit avantage qu'ils ont à cet égard sur la généralité, & qui bornent à cette chétive élévation toute leur grandeur. J'avoué que je vis avec un secret plaisir ceux qui se croioient très grands, avant cette vue, & qui l'étoient en effet relativement au plus grand nombre, passer sous l'aisselle du Géant, avec presque autant de honte que les Romains vaincus passaient sous le joug des Carthaginois. Ce seul Homme, par sa taille monstrueuse, leur faisoit autant d'ombrage que l'élévation de

MARDOCHE'E en fit au jaloux AMMAN; & les dégoutoit de leur prétendue supériorité. Cette exception sembloit leur dire, tout est relatif en ce monde & il n'y a peut être aucun Home sur la Terre qui ne soit inférieur à un autre Home à plus d'un égard. Tel a le naturel. qui n'a pas l'aquis; tel a les forces qui n'a pas l'adresse; tel a l'esprit qui n'a pas le cœur; tel a les richesses qui n'a pas l'art d'en user, ou le contentement qui en fait tout le bonheur; tel a un Sceptre & une Couronne qui devrait envier les sentimens & le sort de l'home juste. Le vrai secret pour être content de son état est de considérer la classe nombreuse qui est au dessous; comme l'un des grands motifs pour être humble est de considérer tout ce qui est au dessus. Avec cette petite recette, que de gens penseroient modestement sur leurs dignités & sur leur fortune; & bien plus encore sur leur raison & sur leur esprit; sur leurs actions & sur leurs vertus. Au reste, si j'avois vû des homes d'une taille avantageuse, fiers d'un privilège qu'ils devoient à leurs Pères & à leurs Mères, j'en avois connu de très modestes sur ce chapitre; come j'avois remarqué souvent de très petits Homes tout remplis d'eux mêmes: Ce qui me fit juger que c'était

un vice de caractère, qui n'avoit pour base ou pour nourriture qu'un aveugle orgueil.

Telles étoient les réflexions qu'ocasio-
noit la vue de ce Colosse ; & tandis que
d'autres me le regardoient que come un
chêne entre des faules, ou come une mon-
tagne entre des collines, il étoit incognitò
mon maître en Morale & me donoit des
leçons sans le savoir. Avoués que sous
cette face il pouvoit être plus utile aux
hommes, que par ses dimentions peu comu-
nes, & que je devois le payer au double.

Peut-être aurois-je pû poliment débiter
par les considérations qui le regardoient
lui même ; mais on comence volontiers
par ce qui nous intéresse, & de mes in-
térêts je passai aux siens.

Je ne fais s'il étoit l'objet de l'envie,
mais il ne le fut pas de la mienne ; & s'il
se félicitoit d'avoir sept pieds je n'aurois
pas grande opinion de son jugement. Pour
moi, je le plaignoïs tout bonement à bien
des égards.

D'abord on conviendra, je pense, que
c'est un grand désavantage de présenter
une si grande surface à tous les accidens
qui peuvent attaquer la vie. Tout ce qui
se passe hors de l'enceinte de cinq pieds

& quelques pouces , n'est rien pour un home de cette taille, & pourra être mortel pour celui qui passe ces dimentions. Dans un jour de bataille un poltron voudroit n'ocuper qu'un point, & fans être lâche, perfone ne voudroit, de propos délibéré, augmenter par sa statue le nombre des périls qui n'est déjà que trop grand; d'autant moins que ce n'est pas d'ordinaire les plus grands Soldats, qui ont le plus de disposition à les braver; on a observé au contraire, que la plûpart des Héros étoient petits, & que les petits homes étoient comunément plus remplis de ce feu, qu'on ne sépare guères de l'Héroïsme. On croit avoir observé encore, que la grandeur d'ame, ni même celle du génie, n'étoit pas l'apanage ordinaire des plus grands homes en stature.

Il ne fera pas difficile de faire sentir combien de besoins, d'incomodités & d'assujettissemens acompagnent ces figures gigantesques. Coment un Géant pauvre suffiroit-il à se procurer le nécessaire, si l'on n'étoit plus curieux de le voir à prix d'argent? La force des muscles étant rarement proportionée à leur grandeur, seroit-il capable de gagner par son travail de quoi fournir à tous ses besoins, qui seroient plus grands sans doute en étofe &

en nourriture? Un Pays habité par une race d'hommes de cette taille ne seroit vraisemblablement ni aussi bien cultivé, ni si habilement servi par les Arts. Peut-être même ne seroit-il pas aussi bien gouverné, ni aussi vaillamment défendu qu'il l'est actuellement; & supposé qu'il le fut, le produit commun des terres, & de l'industrie seroit trop tôt épuisé.

Admironons ici la sagesse de l'institut, & de la marche ordinaire de la nature. Il y a une proportion visible & admirable entre la grandeur des agens & les divers travaux auxquels ils sont destinés; come entre leurs besoins & ce qui doit y fournir. Une taille monstrueuse élèveroit trop l'homme au dessus de son objet; un trop grand poids, ou un trop grand volume mettroit obstacle à la légèreté ou à la vitesse des mouvemens. Un Couvreur, ou un Charpentier de sept à huit pieds seroit & moins propre à agir & plus exposé sur un pont volant ou sur un comble. A des ouvriers de cette taille, il faudroit des outils plus grands, ou ils se serviroient moins adroitement des petits: Et combien d'Arts demandent des instrumens déliés, des opérations fines, des mains qui leur soient proportionnées & qui aient plus de souplesse & de dextérité que de force! Une

taille médiocre remplit mieux toutes ces vues.

La Société a donc des graces à rendre à la nature de n'avoir pas fait les hommes si grands, & chaque individu doit la remercier de ne l'avoir pas chargé lui-même d'un si grand fardeau.

C'est la petitesse de l'homme qui lui fait trouver bien souvent les secours, les ressources, & les aziles dont il a besoin. Quelle peine & quel souci n'auroit pas un homme, & à plus forte raison une Nation gigantesque, à se nourrir, se vêtir, se loger, se voiturer! S'il falloit que ses Terres produisissent au double, que l'on augmentat considérablement le nombre d'Artisans & de Métiers, sans nuire à l'agriculture, que les maisons fussent aussi grandes que des Temples, les voitures come des petites maisons, & les attelages composés d'Eléphants ou de Dromadaires, il faudroit changer la face du Globe, en doubler ou en tripler la superficie.

Et que feroit le Géant dans un grand péril, s'il falloit échaper aux yeux, ou trouver un asile pour l'éviter? LA FONTAINE a dit avec autant d'agrément que de raison

Les petits en toute affaire

Esquivent fort aisément :

Les Grands ne le peuvent faire.

Et combien de fois dans sa vie, surtout lorsqu'on est exposé à la représentation, ne voudroit-on pas être plus petit pour être moins vû, moins observé, & par là même moins épiloué? Dans combien d'occasions ne desireroit-on pas d'être moins aperçû, pour cacher sa honte ou son embarras; tandis que le très petit nombre de Héros modestes ou de Sages voudroient voiler leurs succès & cacher à l'envie une partie de la gloire qui les environne.

Que ceux qui aiment le gigantesque en quelque genre que ce puisse être, conoissent peu les graces qui semblent inféparables des petits objets, les avantages d'un état, qui ne s'approche trop ni du petit ni du grand, les charmes d'une obscurité de choix, les douceurs quelquefois piquantes de l'incognito, dans lequel on observe tout, sans être observé.

Il est rare que ce qui est tout à fait grand ne soit tôt ou tard à charge. Un *grand corps*, un *grand nom*, un *grand empire* ne sont à bien dire, que de *grands fardeaux*, difficiles à soutenir, & qui tombent souvent sous leur propre poids.

Peut-être, MONSIEUR & cher Ami, trouverés vous que tout ce que je viens de dire n'est qu'un *grand écart*: Nouveau DAVID j'étois en train de *fionder* les

GOLIATH ; je vais même rabattre un peu les prétentions orgueilleuses du *petit Géant*, qui en est l'occasion. Quand on se mêle d'être Géant, il faut l'être tout à fait, & celui-ci n'a que sept pieds : A la vérité il est bien bâti & proportioné, ce qui n'est point ordinaire à des tailles gigantesques ; & vû sa jeunesse, (car il n'a que le poil follet) il peut croire encore. Cela est d'autant plus probable, qu'il est de famille de Géant, & que sa Sœur est environ de sa taille. D'ailleurs il est du Tyrol, Pays qui n'en est pas chiche, qui même en a produit plusieurs auprès desquels celui-ci seroit très humilié.

KEISLER, dont le voyage, écrit en allemand, est estimé des conoisseurs, nous parle d'un CHRISTOPHLE MUNSTER, Trabant à *Hannover* en 1676. haut de quatre aunes & six pouces, come le porte son Epitaphe. Il mourut âgé de 44. ans & deux mois. On prêcha à son enterrement sur ces paroles : *Le Seigneur a tout fait avec sagesse.*

Un autre Géant, dont on voit la figure en bois au Château d'*Ambras* appartenant à l'Empereur & situé dans le *Tyrol*, s'appeloit AIMON. Il étoit Trabant de l'Archiduc FERDINAND, haut de onze pieds & âgé de 48. ans, lorsqu'on sculpta sa Statuë. A côté de sa figure on voit celle d'un

Nain de ce même Prince, haut de trois empans.

M. DE BENTENRIEDER Ambassadeur de l'Empereur au Congrès de Cambray en 1723. avoit huit pieds huit pouces & n'alloit que sous l'aisselle d'AIMON.

HANS BRAN, dont on voit le portrait en grand dans cette même galerie du Château d'Ambras, peint en 1550. âgé de 48. ans, étoit aussi du Tyrol. Il avoit un pied de plus qu'AIMON, & étoit précisément de la taille qu'on assigne à GOLIATH.

Une Femme du même Pays nommée GROSSE SPINNERIN, ou la grande fileuse, étoit de la taille d'AIMON.

Voilà assez d'exemples de ces productions extraordinaires dans un seul Pays. En voici une autre qui ne l'est pas moins & que je joindrai ici par occasion, tirée de la même sale de curiosités & du même Auteur: C'est le portrait d'un homme chevelu par tout le visage. Il se maria, & sa famille se partagea de façon, que ses fils nâquirent & continuèrent d'être sans poil, & ses filles velues jusques aux yeux. Je doute qu'elles fussent propres à inspirer de belles passions.

Que d'objets dignes d'attention dans le riche spectacle de la nature ! Combien de réflexions utiles ne donne-t-il pas lieu de

426 JOURNAL HELVETIQUE

faire presque à chaque instant; & lorsque cette bonne Mère nous fait, dans quelque genre que ce soit, un partage médiocre, que de motifs à être content de son sort!

Agréer de même, mon cher ami, la médiocrité des observations que je viens de faire & la sincère amitié qui les a fait naître pour vous amuser.

Je suis &c.

LAUSANNE.

N. N.





AUX EDITEURS,

A l'occasion de l'Inoculation de la Petite Vérole.

MESSIEURS,

Vous cherchez sans contredit, dans l'Ouvrage périodique que vous donnez au Public depuis bien des années, à vous rendre utiles au Genre Humain : Tout ce qui peut lui être avantageux est donc du ressort de votre Journal. C'est ce qui m'a déterminé, MESSIEURS, à vous adresser cette petite Lettre. Le sujet par lui même est des plus intéressans : Dans un tems où la Population éprouve quantité d'obstacles, que peut on faire de mieux que de conserver autant que possible les individus que l'on possède ?

Il n'est que trop connu, par une facheuse expérience, que la Petite-Vérole plonge chaque année dans le deuil nombre de familles, qu'elle prive l'Etat de bien des sujets utiles & dépeuple les Campagnes, déjà trop négligées, faute de Cultivateurs.

Des Citoyens généreux, cherchant à diminuer des maux aussi réels, avoient tenté d'introduire en France, à l'imitation de l'Angleterre, l'excellente méthode de l'Inoculation : On començoit à en sentir l'utilité, malgré les clameurs de quelques personnes, trop esclaves du préjugé, lorsqu'un Arrêt du Parlement de Paris en a arrêté l'effet actuel, en attendant un examen qui sera sans doute favorable à un moyen si simple, d'empêcher les ravages d'une si cruelle maladie; mais il est à craindre que ce même examen ne traîne en longueur, & que les Voisins de la France, trop portés à l'imiter, ne perdent en attendant les fruits d'une découverte si précieuse : C'est dans la vuë de l'empêcher, s'il est possible, que j'ai mis la main à la plume, non pour raisonner; il s'est déjà fait assez de raisonnemens sur cette matière; mais pour présenter à mes Lecteurs des expériences décisives & leur doner une preuve mathématique de l'utilité de cette méthode.

Sur 160 malades de la Petite-Vérole, l'Inoculation en sauve 39. puisqu'il meurt à peu près le quart des personnes ataquées de la Petite-Vérole naturelle, tandis que sur 160 inoculés, à peine en meurt-il un. Quelle proportion donc y trouvera-t-on ?

Qu'on

Qu'on differte tant que l'on voudra, qu'on entasse raisonemens sur raisonemens, le fait est un Argument sans replique. Mais comment prouver que ce calcul est juste? Le voici.

En 1746 il se forma à Londres une Société à la tête de laquelle étoit le Roi, come Patron, le Duc de MARLBOROUGH, come le Président, les Comtes de LICHTFIELD & de NORTHUMBERLAND, GUILLAUME BEAUCHAM PROCTOR, Chevalier de l'Ordre des Bains, EBENEZER MUSSEL, Ecuyer, & environ cinq cents tant Administrateurs que Souscripteurs. Ils fondèrent un Hôpital pour la Petite-Vérole, tant naturelle qu'inoculée, dans lequel on a tenu un Régistre exact de tous ceux qui y ont été traités. Par le résultat de ces Régistres, il est prouvé que depuis le 26 Septembre 1746 jusqu'au 24 Mars 1762. on a reçu dans l'Hôpital de Petites-Véroles naturelles.

		5612
Dont il est mort.	1410	
Depuis le 24 Mars 1762		
jusqu'au 24 Mars 1763.		844
Dont il est mort.	224	
		<hr/>
Total des Malades de la		
Petite-Vérole naturelle		6456
Total des morts.	1634	

Inoculés dans le même Hôpital depuis le 26 Septembre 1746, jusqu'au 24 Mars 1763. 3434

Morts.

10

Ce calcul est tiré d'un petit Ouvrage intitulé, *Origine, Progrès, Etat de l'Hôpital de la Petite-Vérole naturelle & inoculée, depuis qu'il a été fondé à Londres le 26 Septembre 1746 jusqu'au 24 Mars 1763.* Il renferme le Plan, le Règlement, la Police de cet Hôpital, & la Liste de tous les Souscripteurs & Administrateurs: Il est revêtu de toutes les marques de la plus grande authenticité.

Si des expériences suivies pendant près de 17 ans (*), faites dans les mêmes époques, sur des sujets pris indistinctement dans le même climat, traités dans le même lieu & avec les mêmes soins laissent encore des iucrédules, j'avoué qu'il ne reste plus rien à leur alléguer. Je me bor-

(*) A Neuchâtel, où l'Inoculation s'est introduite depuis quelque tems, l'on a inoculé, dans cette petite Ville seule, 33 Enfans avec le plus grand succès. Non seulement aucun n'est mort dans la crise, mais tous sont encore vivans & jouissent d'une bonne santé; & quoiqu'il y ait eû plusieurs épidémies malignes, aucun des sujets inoculés n'a repris la Petite-Vérole, malgré la fréquentation de ceux qui s'en trouvoient ataqués.

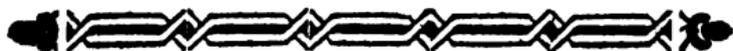
nerai à plaindre leur aveuglement & à souhaiter, par amour pour mes semblables, que leur entêtement ne leur fasse pas faire de facheuses expériences.

Je m'estimerai heureux, si cette petite Lettre, dont tout le mérite est d'augmenter la publicité du calcul fait à Londres, peut contribuer à sauver quelques malheureuses victimes d'une maladie, dont nous aportons presque tous le principe en naissant. Je ne doute pas, MESSIEURS, que vous ne vous fassiez un plaisir de l'insérer dans votre Journal: Son but est trop analogue aux sentimens patriotiques que vous ne cessez de manifester & qui ont fait naitre chez moi ceux de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c.

* * *

* *

*



L E T T R E

A l'Auteur de l'Essai, inseré dans le Journal du mois d'Avril, sur un nouvel Echappement.

MONSIEUR !

Tous ce qui tend à perfectionner un Art ne peut manquer d'intéresser particulièrement ceux qui l'exercent : C'est par cette raison que j'ai été charmé de voir, dans le Journal Helvétique du mois d'Avril dernier, vôtre Essai sur un nouvel Echappement pour les Montres, qui doit porter la perfection de ces machines au plus haut degré ; mais permettez moi de vous dire, MONSIEUR, que si vôtre découverte a réellement les qualités que vous indiqués à la fin de cet Essai, vous ne l'avez pas anoncée par ses côtés les plus favorables ; car non-seulement les avantages que vous lui attribués sur les autres Echappemens connus, ne décident rien pour la justesse ; mais encore ils ne sont pas à beaucoup près aussi réels, que vous l'insinués. Pour le prouver il suffira de réduire

à leur valeur les inconvéniens que vous trouvez aux Montres, telles qu'on les fait à l'ordinaire :

Vous dites, 1^o. *Qu'il n'y a pas dans le nouvel échapement de renversemens ni de contrebattemens à craindre, & que le balancier peut faire autant de tours, que le spiral lui en donera la liberté* : On pourroit faire cas de cette propriété, si elle étoit nécessaire à la régularité des Montres; mais 2^o. La conséquence que vous en tirez ne me paroît point juste : Il n'est aucun Echapement connu, supposé bien exécuté, où l'arc total ne puisse être proportionné de telle sorte à celui de vibration, que le porté ne dérange point la justesse de la montre. J'avouë que dans celles à échapemens à recul, le balancier ne peut décrire en tout qu'un arc de 240 degrés, mais l'arc de vibration n'en excède guères 180. Il peut donc parcourir 60 degrés encore, avant que d'arriver à ses bornes; or, eu égard à la promptitude avec laquelle se font les vibrations, ce supplément est suffisant. Ce qui le prouve, c'est que ces Montres vont tout aussi juste, relativement au porté, que celles à Echapemens à repos, quoique dans ces dernières le balancier puisse vibrer à peu de chose près

tout le tour. Et il est bon de vous faire remarquer, MONSIEUR, que les Montres à pirouette, qu'on faisoit il y a 100 ans, & où l'arbre d'échappement étoit formé par un pignon, n'ont point fait fortune, précisément parce que *le balancier avoit la faculté de faire autant de tours que le spiral lui en donoit la liberté*. Les variations qu'on remarque encore aux bones Montres ne viennent point des agitations du porté ; elles naissent de plusieurs causes, dont vous ne dites pas un mot. Il y en a qui sont absolument physiques, & je doute que le nouvel Echappement en puisse corriger les effets d'une manière directe & par conséquent facile.

3^e. S'il n'est pas important pour la justesse des Montres que le balancier puisse faire plusieurs tours, il ne l'est pas plus pour leur solidité, par rapport aux secouffes ; car quoique ceux des échappemens connus n'ayent pas ce prétendu avantage, j'oserois assurer cependant, qu'on n'a jamais vû de pivot cassé dans une montre bien conditionnée par l'effet d'une simple secouffe sans chute. L'impression de la secouffe sur le pivot ne peut être qu'en raison de la masse du balancier ; & on ne craint pas d'appliquer, aux montres à secondes d'un seul battement, qu'on exécute avec succès

depuis quelques années, des balanciers du poids de 26 à 30 grains, & qui sont portés sur des pivots pour le moins aussi petits que ceux des montres ordinaires, dont le plus lourd n'en pèse pas 8. L'inconvénient dont vous parlés 4^o & que vous regardés come fort considerable, le paroitra si peu aux conoisseurs, qu'on pourroit croire, que vous ne jettés des doutes sur la solidité des Echapemens connus, qu'afin de faire valoir le vôtre, aux dépens de ceux ci. Pour qu'une montre, ou telle autre machine, puisse remplir le but auquel elle est destinée, il faut au moins, qu'elle ait été médiocrement bien exécutée; en partant de-là, je dis, qu'il est impossible que l'action de remonter une telle montre porte préjudice à son échapement. Vous en conviendrés, MONSIEUR, si vous faites attention, que la force qu'on applique pour remonter le ressort est en raison de la résistance de ce ressort & des frottemens de la fusée sur la première roue; une partie de cette force s'emploie à le remonter, & l'autre peut se comuniquer au rouage, plus ou moins, à proportion des frottemens, qui tendent à entrainer la roue; mais mettons pour un moment, que la pression de la main se portat toute en-

tière sur le rouage : En calculant ce que les roues d'une montre ordinaire dépen-
sent en forces, eû égard à leurs diamètres
& à ceux de leurs pignons, vous trouve-
rez que, supposé qu'on en apliquat 2000
degrés (plus ou moins n'importe, il ne
s'agit que de la proportion) à l'arbre de
la fusée au moyen de la clé, à peine en
arriveroit-il 4 degrés à la circonférence de
la dernière roué, c'est à dire, que la pres-
sion de cette roué sur l'arbre d'échappement,
feroit en ce cas à la pression de la main,
come 4 est à 2000; mais il s'en faut
bien que l'action de la main se porte di-
rectement sur le rouage, puis qu'elle a la
résistance du ressort à vaincre, & que la
fusée tourne, dans le sens que l'on re-
monte, séparément de sa roué; cette force
se divise donc, & en vous acordant (ce
qui est sûrement beaucoup) que les trois
quarts s'emploient à remonter le ressort &
que l'autre quart agisse sur le rouage, par
les frotemens de la fusée, il se trouvera
que l'éfort de la dernière roue sur l'arbre
d'échappement est à la force apliquée pour
remonter la montre, come 1° est à 2000.
c'est à dire presque zero. *Il est aisé de s'en
convaincre en arrêtant le mouvement par la
clé & en observant le balancier, que la
moindre secouffe fera vibrer aussi libre-*

ment, que si rien n'apuyoit sur ses pivots. Les accrochemens en arrière, dont vous parlez, MONSIEUR, ne sont donc guères à craindre. Je ne prétens pas infirmer par là, qu'on ne doive remonter les montres avec les ménagemens que chacun fait; mais s'il y a du risque, pour celles qui sont mal construites, à les remonter par sauts ou par secouffes, ce n'est certainement pas par rapport à l'échappement, mais plutôt pour le pignon de la roue, encore ne seroit-il en danger, que dans le cas où la fusée seroit tellement clouée, pour ainsi dire, avec la roue, qu'il fut presque impossible à l'une de tourner indépendamment de l'autre; vice grossier d'exécution, que vôtre Echappement ne corrigeroit pas, & qui ne doit pas être mis sur le compte des principes.

Quand à ce que vous dites 5^e que la roue d'échappement peut avoir plus de dents que les roues de rencontre des montres ordinaires, c'est une propriété dont on ne pourra apprécier la valeur qu'après que l'examen du mécanisme même, aura mis les amateurs & les artistes en état d'en faire l'analyse. J'observerai seulement que les roues des Echappemens à cylindre ont cela de commun avec celle du vôtre; mais les artistes n'ont garde de se prévaloir de cette

propriété, pour retrancher une roué des montres, dont les balanciers doivent faire un nombre doné de vibrations par heure, parce qu'ils favent bien, qu'on est obligé souvent d'employer dans une machine, un certain nombre de pièces, afin de rendre ses éfets plus simples & plus solides: Or c'est ici précisément le cas, & je suis curieux de savoir coment vous prétendez, qu'au moyen du nouvel échapement on puisse secouer le joug de cette nécessité mécanique.

Pour ce qui regarde le 6me article, vous savez, MONSIEUR, qu'avec les Echappemens connus, on fait des montres aussi basses & aussi petites que l'on veut, puis qu'il s'en fait pour mettre dans des bagues; rette à savoir si le nouvel Echappement rend ces fortes de montres meilleures, eù égard aux autres pièces qui entrent dans leur composition & qui n'ont aucun raport direct avec lui.

Enfin, MONSIEUR, l'avantage que vous indiquez au dernier article & qui se réduit à pouvoir ôter & remettre plus commodément le balancier par raport aux accotemens de la potence & de la roue, est si peu considerable, que je suis persuadé que vous ne l'avez regardé vous même que come un très petit accessoire.

Il paroît par l'examen des articles de vôtre Effai, que les avantages pour la solidité que vous attribués au nouvel Echappement sur ceux connus, sont fort peu réels, & que vous n'en indiqués aucun, qui tende à procurer plus de justesse aux montres auxquelles on l'appliqueroit. Les bons horlogers ne conoissent de causes principales de variations, que celles qui naissent 1^o de l'action du chaud & du froid sur les ressorts & sur les huiles; mais principalement sur le ressort réglant; 2^o de la pression inégale de l'air sur les surfaces du régulateur, & 3^o des variations auxquelles la force motrice peut devenir sujette; on a même depuis quelque tems trouvé les moyens de compenser les effets de la principale de ces causes, au point de faire aller les montres sans erreur sensible, dans les différentes températures où elles sont sujettes à se trouver (*), come de la chaleur du gouffet au froid de la glace, ce qui est prouvé par des expériences bien faites (**). Mais, je l'avoué, les princi-

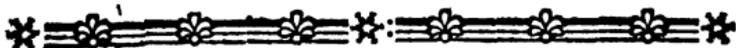
(*) Il y a apparence que les montres de comparaison, dont l'Auteur s'est servi pour faire ses expériences & qui n'ont pu se soutenir n'étoient pas de ce genre.

(**) Voyez Effai sur l'Horlogerie, par M. Ferd BERGHOUD, Paris 1763.

pes qui ont conduit a ce degré de perfection ne font pas encore à la portée du plus grand nombre de ceux qui exercent l'horlogerie : C'est pourquoi, MONSIEUR, si le nouvel Echapement pouvoit atteindre au même point, par un moyen plus facile & aussi sûr, ce seroit réellement une perfection ajoutée à cet art ; mais en ce cas les conoisseurs ont lieu de s'attendre que vous leur comuniquerés vos expériences & que vous établirés les avantages que vous lui attribué sur des preuves plus satisfaisantes que celles que vous avés aléguées dans vôtre Essai.

J'ai l'honneur d'être &c.





AUX EDITEURS.

En leur envoyant l'Histoire d'une Cosaque.

M E S S I E U R S

JE vous envoie l'Histoire d'une Cosaque. Elle m'a parue assez intéressante, & j'ai crû devoir vous en faire part. Il seroit à souhaiter, ce me semble, que ceux qui ont des correspondances dans ces régions éloignées, s'instruisissent des principaux événemens qui y arrivent. L'Histoire y gagneroit & le préjugé qui nous représente ces contrées come le séjour de la barbarie pourroit disparaître.

J'ai l'honneur d'être &c. B***.

HISTOIRE

D' E U D O X I E.

QUICONQUE est né sous de mauvais auspices, ne doit jamais espérer aucun bonheur. C'est une vérité dont j'ai fait toute ma vie la funeste expérience. Je suis née

dans l'Ukraine , région habitée par des Peuples pauvres & belliqueux. Mon Père fut tué peu de tems après ma naissance dans un combat qui se donna contre les Sauvages de la Crimée, & ma Mère se remaria bientôt au farouche ZAMOISKI. Cet home , né pour mon infortune , s'étoit fait une assez grande réputation par sa valeur & sa férocité. On l'estimoit , & on le craignoit encore d'avantage. Il devint bientôt le fléau de ma famille. Il traitoit impérieusement ma Mère & la menaçoit même des plus rigoureux traitemens. Plus cruel encore envers moi , il me maltraitoit à la moindre faute en tyran , plutôt qu'en Père. Il osa me réduire aux fonctions les plus serviles & m'envoyer garder ses bestiaux. Je lui obéissois en maudissant mon sort. Ces malheurs ne dureront pas toujours , me disois-je ; je vis maintenant avec des animaux , mais je régnerai peut-être un jour sur cette puissante Nation. Ce n'étoit point là une vaine ambition ; mes parens étoient fort considérés ; mon Beau-Père ne le cédoit qu'au grand MAZEPPA , & prétendoit à sa dignité. Sur tout j'étois belle ; c'est un avantage dont je pouvois réellement me glorifier. La beauté comande partout , & son empire est bien plus fort encore chez

les Nations barbares, qui obéissent à leur passion & ne suivent guères dans leur mariage cette injuste loi de convenance, qui fait si souvent le malheur des époux. Avec tant de titres, j'ajouterai avec le nom d'infortunée qui sembloit m'embélir, je plûs aisément à plusieurs Cosaques. Un d'eux, apellé KMILSKI, Neveu de l'HETMAN (*), me plût aussi & nôtre union fut bientôt arrêtée, mais la destinée l'avoit autrement ordonné. Le Czar PIERRE le Grand, qui foutenoit une guerre sanglante contre le fameux CHARLES XII. voulut recruter ses troupes: KMILSKI le fût & résolut de le servir. Il vint bientôt m'en instruire. Je vais, belle EUDOXIE, je vais, me dit-il à l'armée de nôtre invincible Czar pour y acquérir un nom, qui me rende digne de toi. Je fais que je ne t'ai pas encore méritée; je vais partir. C'est en vain que je voulus le retenir: Mes soupirs, mes pleurs furent inutiles: Il me jura seulement, qu'il reviendrait s'unir avec moi dans un an, & qu'il me feroit toujours fidèle. Il partit enfin, en me laissant dans le désespoir.

Je ne fus, après son départ, que plus

(*) C'est ainsi qu'on appelle le Souverain de l'Ukraine.

en bute à la férocité de mon Père. Il aprit quelques paroles indiscrettes, que j'avois proferées, & pour s'en venger il me fit venir vers lui & me parla ainſi. Fille ingrate ! Tu as ofé blamer ton Père ! Tu en feras punie. Il fort enfuite, la fureur peinte dans les yeux & (puis-je le dire ſans frémir) il me vend à des marchands, qui négocioient en efclaves. Ces malheureux vinrent bientôt me ravir aux yeux d'une Mère tendre & éplorée. Vous ne l'aurez jamais, leur diſoit elle ; non, barbares, vous ne me ſéparerez pas de ma chère EUDOXIE ; plutôt périr. Des Tartares euſſent été touchés de ces larmes ; mais peut-on fléchir des cœurs de bronze, efclaves de cette bouë méprifable, que nous apellons or. Ils frapèrent ma Mère, pour m'arracher de ſes bras. Ce coup m'atterra ; je tombai en défaillance. Ils m'enlevèrent bientôt & me conduifirent dans leur demeure : Mais leur violence avoit été trop publique & je devois être un instant heureuſe, pour mieux ſentir les horreurs de l'infortune. MAZEPPA aprit qu'on oſoit enlever ſes ſujets dans ſa capitale. Il fût leur barbarie envers ma Mère ; il voulut la venger. Un eſſain de Coſaques entoura, par ſes ordres, la maiſon où l'on m'avoit renfermée

renfermée & me délivra après avoir immolé ces Négocians à la vengeance de leur maître. Mon Père perdit ses emplois & fut réduit à subsister du travail de ses mains. J'habitai avec ma Mère, dans le palais de MAZEPPA, qui daignoit avoir pour moi les plus tendres égards.

Tout conspiroit alors à mon bonheur : Un grand Prince me traitoit avec bonté ; une tendre Mère se plaisoit à me faire oublier les injustices de son époux, & l'on me donoit fréquemment des nouvelles des exploits de KMILSKI, qui faisoient la plus vive impression sur mon cœur, car les femmes aiment la valeur.

J'étois donc heureuse, mais mon bonheur passa come un songe. Une lettre fatale m'aprit que l'impitoyable mort avoit tranché les jours de mon amant. Je pleurai vivement KMILSKI, que je croyois mort ; je résolus de m'ôter la vie, mais on m'en ôta les moyens. Je me privai trois jours de la nourriture ; les larmes de ma Mère m'obligèrent enfin de songer encore à la vie. La fortune, qui veilloit à mes jours pour les rendre plus infortunés, me conserva la lumière que je ne voulois plus voir. Je restai encore quelque tems dans le palais de MAZEPPA ; mais un événement

imprévu le fit tomber du faite des honneurs. Ce Prince s'étoit allié avec CHARLES XII. contre le Czar. PIERRE aprit cette liaison, qu'il traitoit d'atentat, & osa condamner à mort un Souverain, qu'il devoit respecter. MAZEPPA pour se soustraire à sa vengeance, s'enfuit presque seul vers CHARLES XII. Il m'emmena avec ma Mère, & nous nous rendîmes ensemble au camp du Roi de Suède. Ce Monarque, digne de l'estime de tous les homes, fut malheureusement vaincu à Pultawa & obligé d'échaper par la fuite à un ennemi, dont il avoit tant de fois triomphé. Je fus prise avec ma Mère & traitée avec indignité. Heureusement les barbares, qui nous enlevèrent, ne nous connoissoient point; des parentes de MAZEPPA auroient eû tout à craindre de leur férocité. Ceux à qui j'échus en partage étoient de ces Tartares, qui habitent près de l'embouchure du Wolga. Ma Mère tomba dans les mêmes mains. Nôtre maître nous y conduisit bientôt & nous confia à un serviteur dur & impitoyable, qui nous employoit aux ouvrages les plus honteux. Ma Mère, acablée de tant d'outrages, termina bientôt sa déplorable vie. Je la conservai, parce que j'étois plus accoutumée à ce triste état. Une année entière

s'écoula de cette manière. Mais la fortune, qui me préparoit un plus grand désastre, rapella le Tartare à son habitation. Il me vit avec quelque attention & fut sensible à mes charmes ; mais qu'il étoit différent de l'aimable KMILSKI ! Celui-ci étoit beau , bienfait, prévenant ; l'autre n'étoit qu'un Soldat, c'est à dire un être farouche, qui ne reconoit d'autres loix que la force & la volupté. Je ne répondis à son amour que par des mépris : Le barbare insista , je rejetai ses ofres avec indignation. Outré enfin de mes refus , il me menaça d'employer la violence. Esclave infortunée, me dit-il , aprens qu'il m'est facile de venir à bout de mes desseins. Je te done vingt quatre heures pour y penser ; mais dès demain tremble ! Furieuse, à l'ouïe de ce discours, je l'acablai d'injures ; je lui donai tous les noms que ma colère me suggeroit & je lui déclarai, que je périrois plutôt que de consentir à l'exécution de son criminel dessein. Le cruel, sourd à mes injures & à mes menaces, sortit de ma chambre en me disant qu'il bravoit ma colère, & qu'il me conseilloit d'apprendre à respecter son pouvoir.

Je m'abandonnai , après son départ, à la plus violente rage. Hélas ! pensai je, que

vais je devenir? Malheureuse dès mon enfance, la fortune ne cesse de me persécuter. J'étois Princesse & je suis Esclave; j'aimeis & mon amant est mort; que pouvois je attendre de plus affreux? Du moins il me restoit quelque espérance dans mes malheurs; puis-je maintenant espérer encore? Hélas! tout est anéanti pour moi. Cette pensée cruelle & acablante fit naître le désespoir dans mon ame; j'en fus quelque tems la proie, & dans cet instant, le plus déplorable sans doute de ma vie, je maudis mille fois la lumière, l'instant qui me vit naître, & la terre qui m'avoit portée: Je me maudis cent fois; j'envoquai la mort. Un état aussi cruel ne pouvoit durer long-tems; mon corps, énérvé par la douleur, se laissa aller au sommeil; la tranquillité me rendit les forces, & ma raison revenant avec elles, je résolus de m'exposer à tout, avant que de perdre ce qui m'étoit plus cher que la vie. Cependant mon Tiran se rendit dans ma chambre à l'heure qu'il m'avoit marquée: Il me demanda, d'un air triomphant, si je ne songeais pas enfin à lui obéir. Je ne présume pas, ajouta-t-il en souriant, je ne présume pas assez de moi même, pour attribuer à l'amour la victoire que vous m'allez enfin céder; je veux croire que c'est la raison,

qui vous la prescrit ; quoiqu'il en soit déterminez vous promptement à me satisfaire. Il méritoit peu d'égards sans doute , après un discours si outrageant ; cependant je sùs garder assez d'empire sur moi pour faire taire mon indignation pendant quelques instans. Ecoutez moi , lui dis-je , vous me plaindrez sans doute & vous cesserez d'insulter à mon infortune ; & me jettant à ses piés , vous voyez , ajoutai-je , une Princesse , qui implore vôtre clémence. Nièce du grand MAZEPPA , je m'abaisse devant vous ; que cette humiliation vous engage à ne pas abuser de vôtre pouvoir & soyez persuadé de toute ma reconnoissance. La fortune sans doute , qui favorisa CHARLES XII. dans presque toutes ses entreprises , se rangera de nouveau sous ses drapeaux , & vous avez tout à atendre des bontés du vertueux MAZEPPA , lorsqu'il remontera sur son Trône. Hélas ! si la grandeur ne peut vous toucher , soyez du moins sensible à mes larmes & sachez qu'une bone œuvre est toujours récompensée. Voudriez vous d'un cœur , qui ne peut que vous estimer & que la nature a créé insensible ? Mes regards , j'ose le dire , mon atitude tout étoit expressif , mais mon tiran , vil esclave de la volupté , balança à peine un instant. Vous l'incesse !

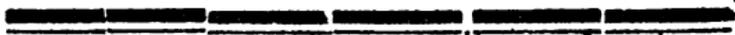
me répondit-il, vous! Hé que m'importe? PIERRE lui même ne vous délivreroit pas. Il dit, & l'audacieux voulut à l'instant user de violence. Furieuse, irritée, je me saisis d'un couteau dont je n'étois munie. A la vuë du fer il s'arrêta pour me l'arracher; déjà plus fort que moi, l'arme tomboit de mes mains; mais la justice, qui favorise le foible vertueux, combatit pour moi; le malheureux tomba & je profitai de sa chute pour lui ôter la vie.

(On a promis la suite pour le mois prochain.)



E N I G M E.

Je cherche avec un soin extrême,
 En vain peut-être, à me nommer.
 Qui pourra donc me deviner,
 Si je ne le puis pas moi-même?



A U T R E

Sur ce qui m'est subordonné,
 J'exerce un pouvoir despotique,
 Et ce que j'ai déterminé
 Est exécuté sans réplique.
 Mon nom n'est pas mystérieux,
 Cher Lecteur: Il est sous tes yeux.

A V I S.

ON trouvera chez M. ANDRE' BOVAY
 fils à Genève & chez M. ANDRE' HOL-
 LARD à Orbe des plans & billets de la 22me
 Loterie de la Ville Imperiale de Dortmund,
 réglée au capital de 300000 florins d'Hol-
 lande, en 5 Classes. Elle consiste en 20000
 Billets & 13046 Lots gagnans, lesquels sont
 tous des Lots réels au dessus de la mise donc
 l'on voit clairement que de 3 billets il y en
 a presque 2 gagnans. Les plans gratis que
 l'on pourra tirer chés les Collecteurs ci dessus
 nommés en donneront un plus ample éclaircis-
 sement & engageront les amateurs à s'inté-
 resser dans cette Loterie. Le prix de chaque
 Billet est de 15 fl. d'holl. ou 33 L. 16. ar-
 gent de France, revenant à 19 L. 10
 argent courant de Genève où à 21 L. 15 ar-
 gent de Suisse. Le tirage de la première Classe
 se fera infailliblement le 7. Novem. prochain
 & les autres de 5 en 5 semaines, l'une
 après l'autre. Ceux qui souhaiteront des bil-
 lets sont priés de franchir les Lettres &
 d'Argent.

Le mot du premier Logogriphes du mois dernier (intitulé par erreur Enigme) est INNOCENCE. On y trouve, *Io, me, noce, non, Ninou, Nonce, None, nonni, Nice.* Le second s'explique par PREFACE, qui renferme les mots *parc, cerf, aper, cap, pré, fer, arc, rape, cep, crepe, farce* Pièce comique, *farce ragout, caper, père, sa & re.*



T A B L E.

H IMNE sur la Providence.	351
Le vrai Talisman, Chapitre X.	365
Lettre à un Ami, à l'occasion de Rousseau.	386
Idee de la Liberté Civile & Politique.	392
Essai sur la Génération des animaux & des plantes, tiré d'un Ouvrage de M. le Professeur Bianchi.	399
Lettre sur un Géant.	415
Aux Editeurs à l'occasion de l'Inoculation.	427
Lettre à l'Auteur de l'Essai sur un nouvel Echapement de montres.	432
Aux Editeurs en leur envoyant l'Histoire d'une Cosaque.	441
Histoire d'Eudoxie.	441
Enigmes.	450
Avis.	451